

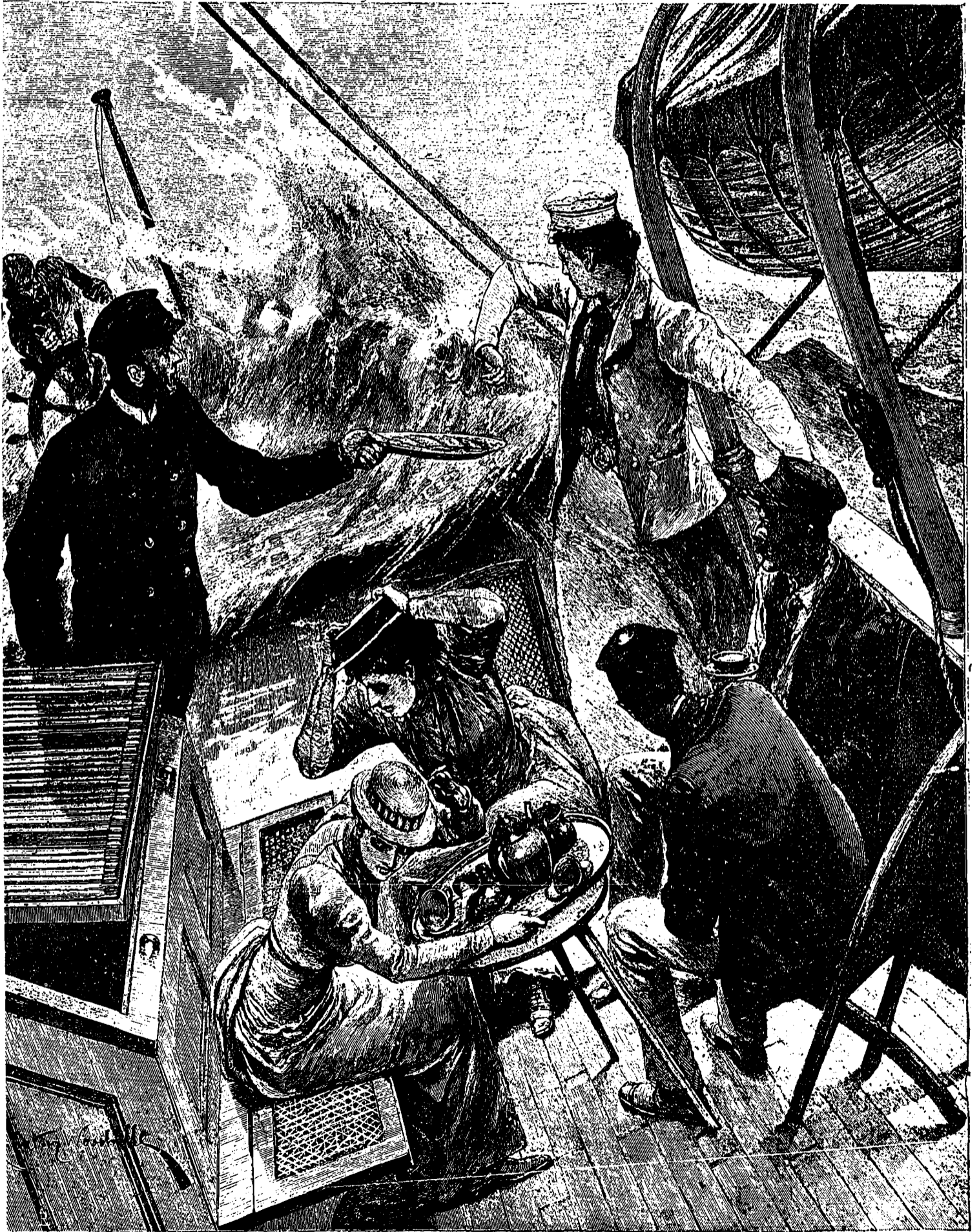
# Le Samedi

VOL. VI.—NO 19

MONTREAL, 13 OCTOBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS

## INTEMPESTIF



LE GOUTER INTERROMPU.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE &amp; DANSEREAU, Editeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 13 OCTOBRE 1894



L'amour est aveugle ; c'est pourquoi les amoureux ne songent jamais à allumer le gaz.

La haine est plus sincère que l'amitié. Si vous voulez vous connaître, écoutez vos ennemis.

Les douces ondulations d'un mouchoir en dentelle ont fait périr plus de monde que les vagues de la mer.

Ma chère enfant, ne jetez jamais votre encrier sur l'œil de votre professeur, vous ferez injure à sa pupille.

L'amitié n'a pas de prix, dit-on. Ce n'est pas exact ; entre hommes elle coûte une bouteille de bière et quelquefois une demi-bouteille de champagne.

Les panégéristes de Washington lui attribuent deux qualités contradictoires. On prétend qu'il n'a jamais dit un mensonge de sa vie et on affirme qu'il avait une grande passion pour la pêche.

—Ah ! les menteurs ! disait Philibert en se retirant à demi mort d'un canal creusé dans la rue, ils osent mettre l'affiche : *Rue fermée !* Il n'y a que celle-là d'ouverte.

Jeune fille de la ville qui a fait la folie d'épouser un cultivateur :

—Tous ces œufs frais sont mous ; allez donc à la grange me chercher un œuf dur.

Le caissier d'une grande maison de plombier vient de filer avec un déficit, accumulé depuis bien des années, de \$25,000. Rien d'étonnant que cette maison en ait perdu sa clientèle, puisqu'il y avait du coulage même dans ses livres.

## QUAND Y FAUT SUIVRE LA MODE

*Le médecin à sa patiente, une élégante.*—Vous ne releverez jamais avec une telle atmosphère. Ouvrez vos persiennes, faites entrer du soleil dans la chambre.

*La patience.*—Vous n'y pensez pas ; mon amablement n'est fait que pour le demi-jour. C'est de mauvais goût, vous savez, le soleil dans les appartements.

## JEUX INNOCENTS

Doux enfants jouent sur la rue St-Denis, l'un d'eux est monté sur un de ces affreux vélocipèdes, la terreur des promeneurs.

—Dis donc, Charles, jouons aux chars électriques, veux-tu ?

—Je veux bien, qu'est ce qu'il faut que je fasse ?

—Couche-toi de tout ton long sur le trottoir que je t'écrase.

## TROP PARLER NUIT

Romuald s'est choisi une pension de trois piastres par semaine. Il veut éblouir ses compagnons de table.

(Au dîner, le premier jour)

*Romuald.*—On dort très bien dans cette maison. J'ai rêvé cette nuit que j'étais dans le ciel et qu'on nous donnait au dîner sept livres de steak d'Ange.

*La maîtresse de pension.*—La semaine prochaine, M. Romuald, le prix d'une chambre comme cela sera de neuf piastres par semaine.

## RIEN QU'UNE

—Ta femme a fait son cours dans un des grands convents Européens ? Combien de langues maîtrise-t-elle ?

—Elle n'en maîtrise qu'une ; mais c'est une rodeuse.

## UN PEU EXIGEANT

En mer :

*La femme, à son mari malade du mal de mer.*

—Tu n'es pas mieux ? Désires-tu quelque chose ?

*Le mari.*—Oui, je veux la terre.

## LA POLITESSE MÊME

A l'autel.

Le prêtre officiant :

—Madeleine Corné, prenez-vous Joseph Mariton pour époux ?

*Mademoiselle.*—S'il vous plaît, monsieur.

## IL S'EST TROMPÉ

A la maison de pension :

—Julie, passez moi le beurre.

—Il n'y en a plus, monsieur.

—Je le croyais assez fort pour résister plus longtemps que cela.

## POSITION PLEIN D'AVENIR

—Comment vont les jeunes mariés ?

*La belle-mère.*—Superbement. Ils ont toutes les chances. Mon gendre vient de s'engager dans la fabrique de poudre de Belœil à \$75.00 par semaine et s'il est tué, ma fille a droit à \$6,000 d'indemnité.

## PAS D'ESPOIR

*De Gormo.*—Quoi, votre engagement avec la charmante mademoiselle Ecclesine est brisé ?

*Montrart.*—Oui, hélas ! elle est perdue pour moi à tout jamais.

*De Gormo.*—Sans espoir de la reconquérir ?

*Montrart.*—Sans espoir ! Son père est ruiné.

## TRÈS UTILE

Dans les chars urbains :

*Un nouvel arrivé* à un monsieur qui s'étend sur quatre sièges quand les voyageurs sont debout.

—Je voudrais vous poser une question ?

*Le voyageur à l'aise.*—Qu'est ce que c'est, monsieur ?

*Le nouvel arrivé.*—Où achetez-vous votre tonique pour les nerfs ?

## UNE COMPENSATION

Entre jeunes filles :

—Moi, je remercie Eve tous les jours d'avoir mangé de la pomme.

—Pourquoi cela ?

—Il y a tant de bonheur à essayer une robe neuve qui fait bien !

## S'IL L'AVAIT DIT PLUS TOT

—La charité, madame, s'il vous plaît ; c'est la première fois que je puis sortir depuis un an.

—Prenez, pauvre homme. Où demeurez-vous ?

—Je n'ai pas de chez nous, madame !

—Mais puisque vous sortez pour la première fois depuis un an ?

—J'étais au pénitencier.

## ÉTIQUETTE PARMİ LES VOLEURS

Un jeune avocat de Montréal, montait l'autre jour à la première galerie de l'Académie de Musique, quand il lui prit l'envie d'enlever le mouchoir de son ami qui le précédait dans l'escalier. A sa grande surprise, un étranger vint à lui en lui remettant avec mille excuses sa montre, dont il n'avait pas encore remarqué la disparition. C'était un *pick-pocket*, qui en voyant l'avocat enlever le mouchoir, l'avait pris pour un confrère.

## NOTES SUR LA MODE

POUR HOMMES

Pantalons de tous genres, retenus généralement avec une seule bretelle. Quelques-uns préfèrent un bout de corde.

Les derniers chapeaux ont les bords rabattus négligemment ; le ruban est mauvais goût, il faut l'ôter s'il y en avait un lorsqu'on a acquis cet ornement de tête. La couleur doit être ancien gris disparu ; quelques perforations irrégulières à la calotte sont essentielles.

Cheveux à la Oscar Wilde ; c'est du dernier chic s'ils cachent les oreilles. On peut les peigner, pourvu que ça ne paraisse pas trop.

Souliers sans semelles et sans cordons. Le bout droit doit être retroussé de deux pouces. Ceux qui sont dans le mouvement portent un soulier à un pied et une botte à l'autre ; mais ce n'est pas obligatoire.

La crème des élégants rejette complètement les chaussettes ; ils admettent tout au plus un linge inlavable qui s'enroule autour du pied.

La chemise est invariablement en flanelle ; il est indifférent que cette flanelle aille ou non à l'eau ; l'essentiel est qu'on n'en distingue plus la couleur. Rarement ou jamais de corps, c'est trop chaud en hiver.

Quant au froc, la coupe est indifférente ; mais pas de boutons. Il faut voir la corde du tissu. Quelques trous au coude sont d'un grand distingué. Toujours de belles taches de graisse sur le revers.

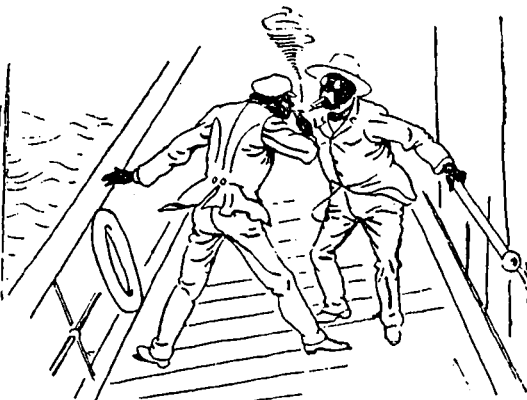
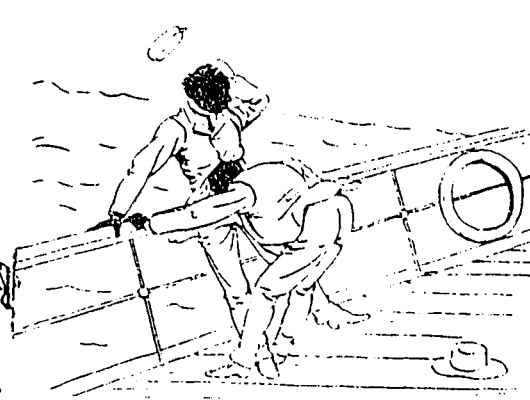
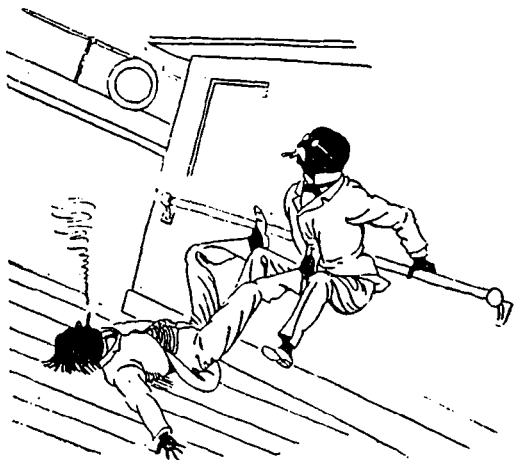
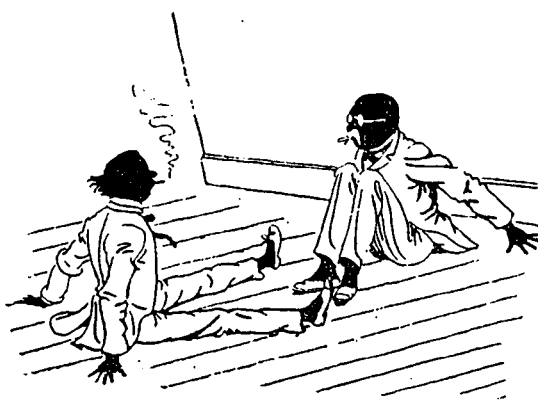
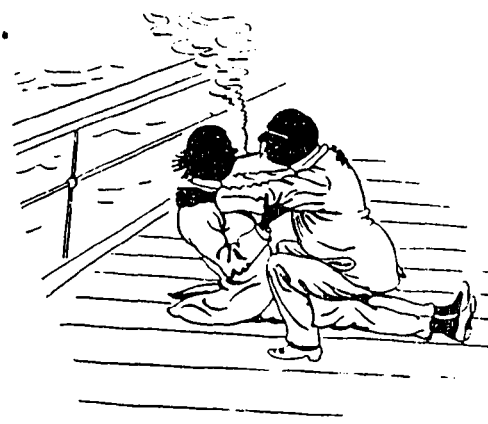
Ce qu'il faut, en un mot, c'est l'absence de préention. Mais la tenue générale ne se complète que par une barbe de huit jours à laquelle il faut tâcher de donner un air convenable de malpropreté. Une mine d'affamé imprime un certain cachet d'originalité.

P. S.—Nous avons oublié de mentionner en tête de cet article qui a exigé certaines recherches, qu'il ne s'adresse qu'au cercle des mendiants (*tramps*).

## SUR LE PONT, UN JOUR DE GROS TEMPS



Brown.—Me permettez-vous d'allumer à votre cigare !

II  
Smith.—Certainement.III  
Brown.—Oh ! mille pardons !IV  
Smith.—Ce n'est rien, je vous prie.V  
Brown.—Bien ; ne bougez pas....VI  
.... nous l'avons !

## BRAVE ET BRAVACHE

(Pour le SAM. EDI)

C'était pendant une grande chasse à courre...  
...Entraînés par le feu d'une discussion fort animée, deux des chasseurs s'étaient insensiblement écartés du reste de la compagnie. — Une fois seuls, personne n'étant plus là pour s'interposer, la discussion dégénéra bien vite en violente altercation, du fait de l'un des interlocuteurs, grand gaillard aux allures insolemment cavalières. C'est ainsi qu'il venait de dire : "D'ailleurs, il est un certain monsieur de ma connaissance que je soufflérais avec bien du plaisir... si je ne savais pertinemment qu'il ne relèverait jamais ma provocation... il aurait bien trop peur, le pauvre *petit* bonhomme !" — Et il disait toutes ces choses en regardant son voisin d'une façon si significative que celui-ci ne pouvait absolument pas ne pas comprendre l'allusion injurieuse faite à sa *petite* personne... Et cependant, il ne protestait pas, ne relevait rien — semblant mériter l'accusation ignominieuse de son grand adversaire...

A ce moment, un bruit de branches cassées, de feuilles piétinées se produisit dans un fourré voisin et un "solitaire" énorme, depuis longtemps traqué par les meutes, déboucha du hallier, fonçant, tête baissée, sur les deux chasseurs...

Alors, avec un merveilleux sang froid, le "petit monsieur" fit sauter de dessus son épaule son fusil tout chargé, puis épiula, visant au défaut de l'épaule. Le coup partit et la bête tomba, mortellement frappée...

Alors, le tireur chercha des yeux son compagnon qu'il découvrit juché sur un arbre où la terreur l'avait fait se réfugier. Ce que voyant, un sourire d'indicible mépris aux lèvres, il lui cria d'en bas, narquoisement : "Nous disions donc qu'il y avait une fois un petit monsieur terriblement lâche, aussi lâche qu'un autre monsieur, très grand celui-là, était) extraordinairement brave... Eh, bien ! faut croire qu'ils cachent rudement bien leur jeu, tous les deux !..."

JULES BONGRAND.

Correspondant Parisien du "SAMEDI."

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Sous prétexte de venir passer quarante-huit heures à Paris, un ami de province s'est installé depuis quinze jours dans le petit entresol des Balandard.

Pour s'en débarrasser, M. Balandard a épuisé en vain tous les stratagèmes.

—C'est égal, finit-il par s'écrier : vous devez joliment manquer à votre femme et à vos enfants !

—Tiens, c'est vrai, fait l'ami de province avec un bon sourire... Je vais leur écrire de venir me rejoindre.

Chez la portière.

—Vot' fils vous a-t-il envoyé beaucoup de gibier ?

—Et à quel propos m'en aurait-il envoyé ?

—Ne m'avez-vous pas dit qu'il était au "des chasseurs" ?

Aux eaux de...

Deux beigneurs se retrouvent dans le vestibule des douches.

—Eh bien ! comment avez-vous passé l'hiver ?

—Assez mal ; toujours ces maudits rhumatismes. Mais, cette fois, j'espère y trouver un "therme" !

Un troupier était allé visiter la petite église de Martinvast, au moment où le curé de la paroisse faisait un sermon sur les peines de l'enfer. Tout son auditoire fondait en larmes. Seul, le troupier ne pleurait pas. Le curé lui demanda :

—Pourquoi ne pleurez-vous pas comme les autres ?

—Moi, répondit le troupier, je ne suis pas de la paroisse.

Carnet d'un philosophe :

"C'est généralement avant de se marier que les hommes font la noce."

Dialogue entre deux faux pauvres, un aveugle et un sourd :

—Oh ! moi, dit le premier, je n'entends pas de cette oreille !

—Eh bien ! moi, c'est ma manière de voir !

Et ils se cognent.

Au Tribunal correctionnel, le président d'un ton sévère :

—Accusé, vous reconnaissez avoir soustrait au plaignant plusieurs bottes de foin ; qui vous a poussé à commettre ce délit ?

—La faim, mon président !

A la mer.

—Tous mes compliments, père François, vous avez un nez encore plus superbe que l'année dernière. On dirait un phare.

—Oui, monsieur, un phare pour indiquer qu'il ne passe pas beaucoup d'eau dessous.

## PAS LE MÊME JEU

—Je suis fatigué de les entendre parler de *bluff*, *jack pot*, vingt piastres, cent piastres, deux cents piastres de perte, disait un voyageur arrivant de Californie. La belle affaire ! J'ai joué une fois cent cinquante mille piastres.

Murmure d'admiration dans le cercle qui écoute. L'un d'eux se décide à demander :

—Était-ce au *bluff* ?

—Non, reprend le voyageur, c'était au solitaire.

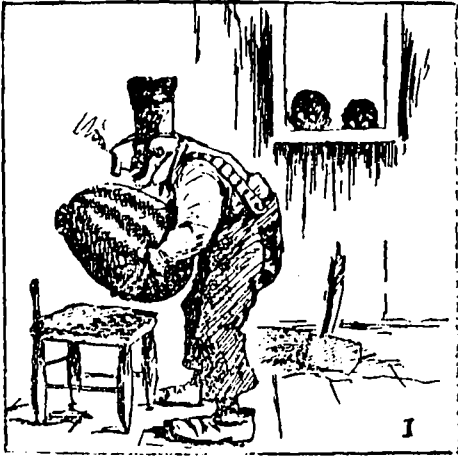
## QUAND ON EST AMATEUR

Tu parais aimer les fleurs, ma petite moisillonne de la ville ?

—Ah ! mon oncle, c'est une passion. J'adore les crêtes de coq surtout.

—Mais, mais, mais ! Moi qui n'osais pas t'amener à ma grange parcequ'il y a un peu épais de fumier ! Suis-moi, je vais te montrer les plus beaux coqs du monde ; des huppés, tiens, larges comme cela !

## LES SUITES DU CYCLONE



I

—Le beau melon que le père vient de voler ! s'étaient écriés Tétédeboule et Sambo.

## SIMONNE

## I

Parmi les idées folles qui germèrent dans la cervelle de mon oncle Eustache, il en est une qui me valut une singulière aventure :

Mon oncle Eustache avait eu trois femmes, — successivement, s'entend. La première était méchante, la seconde mauvaise, la troisième bête comme une oie. Le diable ou le bon Dieu avait ravi ces dames à l'amour de mon oncle, qui goûtait peu les plaisirs du veuvage.

—Vois-tu, mon garçon, me disait-il souvent, il n'y a qu'un intérieur bien uni qui puisse nous faire supporter les amertumes de l'existence."

Cependant, quand sa troisième épouse l'abandonna pour aller dans l'autre monde, mon oncle prit une gouvernante... et la résolution de ne pas convoler une quatrième fois.

Ce fut alors qu'une idée bizarre fit éclosion dans sa cervelle : mon oncle ne voulant plus se remarier, lui, voulut me marier, moi. Longtemps je résistai ; mais comme, furieux de ma résistance, mon oncle menaçait de me déshériter, je dus céder en disant :

—Que votre volonté soit faite ; mais si vous me choisissez un épouse, tâchez d'avoir la main plus heureuse pour moi que pour vous même, mon oncle, s'il vous plaît.

—Sois tranquille, Isidore, répondit mon oncle, je connais les femmes."

Voilà donc mon oncle en campagne, voyant ses connaissances, renouant d'anciennes relations, visitant et recevant les familles parmi lesquelles il soupçonnait la présence d'une héritière, donnant des soirées musicales, dont, pour mon malheur, j'étais le principal ornement, parce que mon oncle comptait sur mon talent de flûtiste pour me faire conquérir le cœur d'une jeune fille. Mais les choses restaient en chemin, mais j'allais reprendre ma vie de flâneur et d'artiste,



IV

Tétédeboule. —Puisqu'il n'a pas vu comment il est fait...

quand un matin, mon oncle Eustache, qui commençait à désespérer lui aussi, vint, radieux, me trouver en s'écriant :

—Isidore, lève-toi. Je t'emmène déjeuner avec moi dans la famille Amadou, qui possède une fille jeune, jolie, riche et charmante.

—Mon oncle, répondis-je, c'est pour la dernière fois.

—Ça réussira, ne crains rien.

—Écoutez, mon oncle, si vous voulez que ça réussisse, ne vantez pas tant mon talent de joueur de flûte, mais insinuez plutôt que vous mettrez quelques lignes sur le contrat.

—Tu crois, mon neveu ?

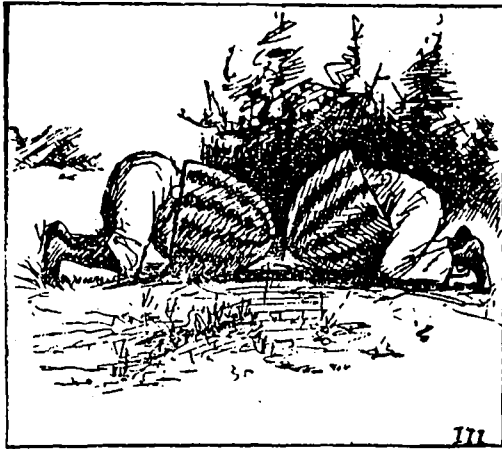
—J'en suis persuadé, mon oncle.

—De mon temps, ça n'était pas comme ça : on n'aurait pas fait passer la fortune avant les talents.

—Hélas ! mon oncle, le mal est sans remède, et il faut prendre le siècle en patience. En tous cas, n'oubliez pas les quelques lignes du contrat ; et vous verrez l'effet de la machinette."

Bref, le déjeuner eut lieu, et je remarquai que Mlle Simonne Amadou était une jeune fille jolie, pas bête, possédant un appétit solide et un bonpoint raisonnable. Quand nous passâmes au salon, je glissai ces quelques mots rapides et significatifs dans l'oreille de mon oncle :

—Voilà mon affaire, n'oubliez pas le contrat."



III

—Pristi ! Il est bon jusque loin !

—Moi, je ne peux pas m'arrêter.

Mon oncle suivit mon conseil : il parla de contrat avant de me faire jouer de la flûte, tandis qu'avant il m'avait fait jouer de la flûte avant de parler de contrat. Aussi la chose eut un plein succès : le papa déclara que j'étais un garçon distingué ; la maman prétendit que j'étais un artiste remarquable. Quant à Mlle Simonne, elle n'eut point à dire son opinion, pour la raison bien simple qu'on ne la lui demanda pas.

En somme, nous passâmes une après-midi délicieuse : Mlle Amadou se mit au piano et n'estropia pas trop Weber ; mon oncle Eustache fit une partie de besigue avec les grands-parents ; et moi je regardais à la dérobée celle qu'on me destinait et pour fiancée et pour épouse.

Je le répète : Mlle Simonne était charmante ; si bien que le soir, au café, mes amis murmurèrent, après avoir remarqué ma mine réfléchie et mes airs penchés :

—Isidore est amoureux."

C'était vrai. Cette maladie, pour être commune au dire des romanciers, n'avait pas encore fait de profonds ravages dans mon cœur, et sans la vue de Mlle Simonne...

Le lendemain, mon oncle vint m'annoncer que j'avais mes entrées grandes et petites dans la famille Amadou, où je pouvais faire la cour à Mlle Simonne. J'accueillis cette nouvelle avec joie ; et, le soir même, irréprochablement vêtu, mes *Mélodie sentimentales* sous le bras, je me rendis chez ma fiancée.

Décidément, j'étais pris et épris. Du reste, les Amadou me comblèrent de petits soins ; on les vit même faire force parties de besigue avec mon



II

—Si nous prenions tout de suite la part qui nous revient !

oncle, tandis que Mlle Simonne accompagnait ces couplets extraits de mes *Mélodies sentimentales* :

Sur un mont dont l'écho tressaille  
On voit, perçant rocs et broussaille,  
Entre terre et ciel suspendu,  
Avec un dôme de nuages,  
Bravant la foudre et les orages,  
Le vieux chaste de Pic-Tordu.

Le corbeau sinistre croasse  
Et tourbillonne dans l'espace  
Au-dessus d'un ravin perdu ;  
Lorsque du vallon monte l'ombre,  
Des fantômes glissent sans nombre  
Au vieux chaste de Pic-Tordu.

Puis encor, dominant la plaine,  
Un gibet, qu'on distingue à peine,  
Jadis soutint plus d'un pendu ;  
Les pâtres errant sur les landes  
Disent de sinistres légendes  
Sur le chaste de Pic-Tordu.

Contes d'amour, contes de guerre,  
Châtelain méchant, qui, naguère,  
Par un page fut pourfendu,  
Sont loin... Et cependant les pâtres  
Tremblent devant les murs grisâtres  
Du vieux chaste de Pic-Tordu.

Cela se chantait en la mineur avec des variantes.

## II

Je vous ai dit que les choses allaient pour le mieux. J'adorais Simonne et Simonne m'adorait. Je lui adressais des vers, et elle me brodait des pantoufles. J'avais de ses cheveux dans la breloque de ma montre, et ma photographie ornait son album. Nous nous variâmes le thème immortel qui eut pour principaux exécutants Hérodote et Léandre, Damon et Henriette, Pyrame et Thisbé, Paul et Virginie, et les autres.

Cependant, un nuage se montrait dans ce ciel d'azur. Mon oncle devenait d'une humeur mas-sacrante ; il me rudoyait presque, moi, son neveu unique et chéri, et comme un jour je le pressais



V

... nous n'avons qu'à le refaire.

LES SUITES DU CYCLONE - Suite.



VI

Sambo. — C'est cela, en l'emplissant, ça sera un vrai plus melon d'eau qu'avant.

de fixer la date de mon mariage avec Mlle Simonne :

"Nous avons le temps," répondit-il très brusquement.

Cette réponse m'affligea d'autant plus que M. Amadou, mon futur beau-père, m'avait pris à part, la veille, pour me dire :

"Mon cher ami, il y a tantôt deux mois que vous faites la cour à ma fille, au su et au vu de la ville entière. C'est suffisant. Ces anecdotes ne doivent pas traîner en longueur, à cause du dénouement. Vous comprenez. Votre oncle ne paraît pas pressé d'assurer votre bonheur et celui de ma fille ; mais vous en votre qualité d'amoureux, vous comprenez, vous devez tenir à finir une bonne fois avec les attermolements. Parlez à votre oncle, jeune homme, parlez à votre oncle."

On a vu ce que mon oncle avait répondu. Depuis, quand le papa Amadou m'interrogeait, j'éluais la question ; mais il arriva une fois que le père de Simonne prit la chose de haut :

"Si vous ne m'apportez pas une réponse décisive, me dit-il, tout est rompu, mon gendre."

C'était parler net. Je répondis au papa Amadou :

"Écoutez, monsieur, c'est mon oncle qui m'a poussé à me marier ; c'est lui qui m'a introduit dans votre maison ; c'est par lui que je suis devenu amoureux de votre fille ; et maintenant, il me rudoie et il ne paraît nullement pressé de me voir marié. C'est à n'y rien comprendre. Je vous dirai, de plus, que mon oncle avait promis de me faire une dot, et que, s'il ne tient pas sa promesse, je serai gueux comme Job. Vous devriez, cher monsieur, parler vous-même à mon oncle Eustache et lui faire entendre raison."

— J'aviseraï, dit le papa Amadou, en se pinçant les lèvres..."

Quand je retournai chez ma future, je trouvai



IX

Malheur !

porte close, avec un petit billet qui m'invitait à ne plus compter sur Mlle Simonne.

Pour le coup, je crus devenir fou. A quoi fallait-il attribuer ce malheur ? Impossible d'interroger personne : mon oncle était à Paris, et la famille Amadou avait pris le train un soir, sans dire sur quel point de la France ou de l'étranger elle s'était dirigée. De dépit, je pris moi-même ma course, et je m'enfonçai dans la montagne, où, comme Don Quichotte pour Du'cinée, je contai aux chênes et aux rochers mon amour pour Simonne.

Quand je fus de retour, un bruit singulier, invraisemblable, fantastique, courait dans la ville : on ne parlait rien moins que du mariage de mon oncle Eustache avec Mlle Simonne Amadou ; et les gens que je rencontrais, quand ils ne me faisaient pas des compliments de condoléance, quand ils ne me serraient pas la main avec un air de pitié, me regardaient avec un sourire qui faisait bouillir le sang dans mes veines.

Je n'y tins plus, le jour où je vis de mes yeux le mariage de mon oncle et de Mlle Simonne officiellement affiché, sur un papier timbré, à la porte de la mairie. Je courus chez les Amadou ; je trouvai le père, qui collait des timbres-poste dans un album avec un flegme qui m'exaspéra :

"Monsieur ! m'écriai-je, vous m'avez indignement trompé !

— Du calme, jeune homme, répondit tranquil-



VIII

Le père Bouledeneige. — Il y a longtemps que je vous promettais un régal ; approchez.

lement le papa Amadou, en passant de la colle à bouche sur le revers d'un timbre chinois ; du calme, et je vais vous expliquer la chose. D'après votre conseil, j'ai interrogé adroitement M. Eustache, votre oncle. Ce digne homme ne parut pas tout d'abord enchanté de vous voir épouser ma fille ; il fit plus : il déclara qu'il ne signerait pas au contrat et qu'il entendait garder pour lui seul ses vingt-cinq mille livres de rentes. Puis il me laissa comprendre qu'il était encore assez jeune pour convoler une quatrième fois ; qu'il ne voulait pas de dot ; que dans le cas où je ne vous donnerais pas ma fille, il demandait la préférence ; que vous aviez des dettes nombreuses, etc., etc. Ma foi, cher monsieur, nous nous sommes si bien compris que dans quinze jours, votre oncle Eustache épouse ma fille Simonne..."

Alors, au paroxysme du désespoir et de la colère, je hurlai ces mots :

"Et votre fille, monsieur, l'avez-vous consultée, votre fille ?

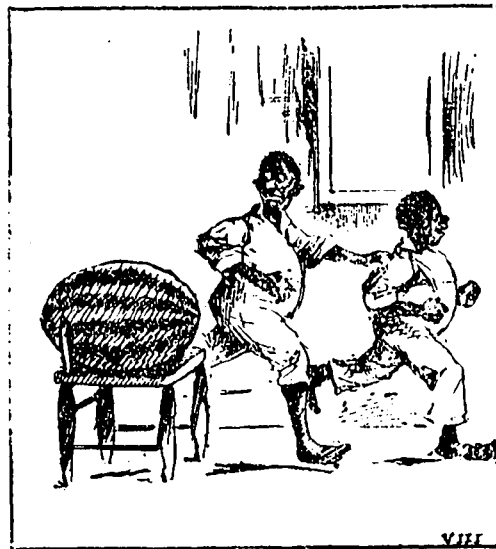
— Bah ! répondit le papa Amadou, elle dira oui sans se faire prier."

Et il appela :

"Simonne ! Simonne !"

Simonne apparut :

"Eh bien ! dit-elle après quelques mots d'explication et en tendant sa petite main que je baisai religieusement, allez vous vous plaindre, à



VII

Sambo. — C'est le temps de décamper.

cette heure, parce qu'au lieu d'être votre femme je serai votre tante ?"

En ce moment aussi entraït mon oncle Eustache, qui portait un gros bouquet, sans doute destiné à Mlle Simonne. A ma vue, le cher homme fit un soubresaut et murmura :

"Que se passe-t-il donc ?

— C'est, répondit Simonne, votre neveu qui veut bien m'appeler sa tante, à condition qu'il sera votre garçon d'honneur.

— Accepté, dit mon oncle, en présentant son bouquet à Simonne et en me serrant la main."

Puis il me glissa ces mots à l'oreille :

"Je paierai tes dettes, mon garçon.

— J'ai toujours compté sur vous, mon cher oncle," répondis je en me retirant pour laisser mon oncle Eustache faire en paix sa cour à Mlle Simonne.

Julien ARÈNE.

COMMENT SE FONT LES GRANDES CHOSES

Qui a demandé la séparation ? Est-ce toi ou ton patron ?

— Tous les deux ? C'est lui qui en a eu l'idée et me l'a communiquée ; je l'ai exécutée.

PAS FLATTEUR LE RESTAURATEUR

Entendu ces jours derniers sur la rue Craig, devant la porte d'un restaurant :

Un passant. — Pas chaud, ce soir, patron, mais c'est un bon temps.

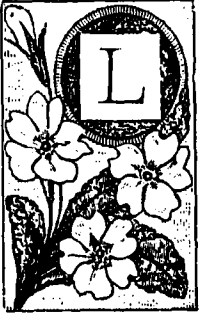
Le patron (sur sa porte). — Oh oui ! bon temps pour les huitres.



X

Bouledeneige. — Le cyclone avait passé à travers !

## L'ÉTERNELLE FIANCÉE



Le dimanche de Pâques de l'année 1812, une foule élégante envahissait la nef de l'église Saint-Jean. Bavarant, chuchotant, bruyamment on s'installait pour entendre le premier sermon du Père Joseph, un dominicain dont la renommée d'éloquence était parvenue jusqu'en la petite ville.

Déjà il était en chaire, énumérant, sans qu'on y prêtât attention, les messes de la semaine, les jours de fêtes, les demandes de prières ; pourtant, aux publications de mariages, toutes ces dames, intéressées subitement, se turent, et sa voix forte, dans le silence, alla frapper jusqu'aux frises des voûtes.

«... Il y a promesse de mariage entre mademoiselle Cécile-Marie-Odette de Miremont et M. Jean-Robert de Penbrock, lieutenant aux gardes. Si quelque personne voyait empêchement à cette union, elle est obligée, sous peine de péché grave, de nous le faire connaître sans délai... »

Un vif mouvement de curiosité fit tourner toutes les têtes vers Odette de Miremont.

Assise à sa place habituelle près du chœur, son gracieux visage aux tendres yeux pâles ombrés par une large capeline couverte de roses, la jeune fille s'inclinait dévotement sur son missel.

Mais cette attitude édifiante ne servait qu'à dissimuler son émoi. Elle ne pouvait prier. Aussi, laissant le prédicateur, son sermon commencé, proclamer la résurrection du Christ, Odette donna libre cours aux douces pensées qui l'assaillaient.

C'en était donc fait !... Sa femme !... elle était sa femme ! car leur deux noms étaient ainsi publiquement accolés l'un à l'autre, et cet avis officiel de leur amour, lancé par le prêtre, équivalait à l'irrévocable oui qui serait prononcé dans quelques jours.

Depuis quand s'aimaient-ils ? Elle n'en aurait su fixer la date. Toujours, aussi loin qu'elle remontait dans ses souvenirs, elle le voyait, lui, grand, robuste, se plier, se courber devant sa faiblesse de fille blonde. Oh ! combien elle était fière de cet amour, combien elle était reconnaissante à Robert qui, d'une brusquerie, d'une chiquenaude, eut pu meurtrir son âme, blesser son corps, de se ployer ainsi à ses moindres désirs.

À ses côtés, interrompant sa rêverie, il y eut un bruit de chaises remuées, auquel succéda un grand recueillement seulement coupé par le tintement de la sonnette de l'enfant de chœur.

Odette leva les yeux. Dans l'engraisaillement de l'encens, le maître-autel lui apparut, enflammé par mille cierges, éblouissant de lumière. Des larges vitraux, un rayon de soleil, en ligne droite, tombait sur le grand Christ en croix, lui donnant une saisissante impression de la vie, pendant qu'une voix vibrante de soprano emplissait tout l'édifice de ses intonations pures, invitant les fidèles à s'humilier, à prier.

Gagnée par tout ce mysticisme, émotionnée au plus haut degré, Odette sentit une mollesse l'envaloir ; le visage en ses mains, elle pleura, douce rosée apaisant la névrosité qui était en elle.

Et heureuse surhumainement, au moment de ses larmes en sa joie d'être, en son bonheur d'aimer, de larges remerciements à ce Dieu qu'elle adorait.

\* \*

Distraitement, devant la croisée, Odette brodait pour occuper ses doigts, bien plus attachée à observer la rue qu'à tirer son aiguille, en l'impatience du retard inexpliqué de Robert.

Enfin, elle fut au seuil du salon, ordonnant au valet de pied d'ouvrir immédiatement ; puis elle se sauva, coquette, pour se pelotonner dans un fauteuil, faisant mine d'être fort absorbée.

Et ainsi, en cette pose mutine, elle était si charmante, son teint éclatant de blancheur, sa fine chevelure blond cendré s'harmonisant admirablement avec la nuance délicate de sa toilette manvée, que Robert, pris par le charme qui se dégageait d'elle, s'arrêta un instant à la contempler,

mais il domina son attendrissement, et, s'avançant de quelques pas murmura :

—J'ai des excuses à vous faire, ma chère Odette, je suis un peu en retard.

Et elle poussa une exclamation :

—Comment ! c'est vous !... je croyais que vous aviez oublié le chemin de notre demeure.

—Vous êtes fâchés ?

—Furieuse, monsieur. Un quart d'heure d'attente !... J'ai été fort inquiète !...

—Ne m'en voulez pas, Odette, je suis si malheureux !

Sa voix tremblait tant, en prononçant ces mots, qu'effrayée, elle se tourna brusquement :

—Robert, qu'y a-t-il ?

Comme il hésitait, elle répéta :

—Qu'y a-t-il, vite ?

—L'Empereur a déclaré la guerre... Demain, nous partons pour la Russie.

Odette se dressa :

—C'est impossible ! c'est un jeu, n'est-ce pas ?

—Hélas ! j'ai reçu l'ordre de regagner mon régiment ce soir même.

—Mais il faut aller voir le colonel... le général... l'empereur même, leur expliquer que nous nous marions dans huit jours, que vous ne pouvez partir ainsi.

Affolée, elle le poussait vers la porte :

—Courez !...

Il ne bougea point, secouant seulement la tête, très triste.

—Implorer un délai, un sursis du colonel ? A quoi bon !

Déjà, il y était allé. Pour toute réponse, celui-ci avait déclaré séchement que les femmes passaient après la patrie. Il avait insisté, pleurant presque. Alors, goguenard, son chef, un soldat abruti, l'avait presque traité de lâche : son mariage, un prétexte sans doute !... Et il s'était enfui, en la crainte de le frapper.

Mais Odette, toute pâle, sans écouter ses explications, angoissée, lui prenant les mains, insistait :

—Que vous importe, vous ne partirez pas.

—Il le faut, répondit-il plus ferme... Je ne veux pas que cet homme puisse croire que j'ai peur ! Mais je laisserai ici tout mon espoir, toute ma vie.

Et l'attirant à lui, il murmura :

—M'attendrez-vous, Odette ? Avez-vous le courage de rester ma fiancée aussi longtemps que durera l'absence ?

—Robert, demeurez, je vous en conjure !

—C'est impossible... M'attendrez-vous ?

—Toujours ! soupira-t-elle.

Et comme ils échangeaient un ultime baiser, les liant indissolublement l'un à l'autre, la frêle enfant s'évanouit.

\* \*

En l'encoignure de la même croisée où quelques mois auparavant, la poitrine soulevée d'une douce émotion, Odette boudait Robert d'un léger retard, elle se trouvait encore. Mais cette fois l'attente se prolongeait et au sourire qui, jadis, si souvent éclairait son délicat visage, avait succédé un pli sombre.

Oh ! ce n'était pas de peur que là-bas son fiancé fût tué par une balle ennemie ; elle ne s'imaginait point que pareille douleur pût jamais l'atteindre. Elle ne craint pas non plus qu'il l'eût oublié, mais elle éprouvait un chagrin de la solitude, une douleur de la séparation brusquement venue, au moment où le rêve de toujours allait se réaliser.

Odette passait ainsi toutes ses journées, les yeux attachés au détour de la rue, sans jamais les en distraire, en la crainte de n'être pas la première à voir son fiancé revenir. Et, au déclin, lorsque le soleil, en une boule de feu, disparaissait, incendiant les nuages qui l'environnaient, une mélancolie douloureuse la gagnait, faisait perler des pleurs au bord des cils.

L'espoir était déçu.

—Ce n'est pas pour aujourd'hui ! murmurait-elle.

Mais aussitôt, plus vivace, elle soufflait :

—Ce sera pour demain !

Une seule fois, au début de la campagne, quelques lignes de Robert, écrites hâtivement, avaient donné de ses nouvelles. Depuis lors, nul message n'était parvenu.

Craignant un funeste dévouement, les parents d'Odette écrivirent au ministère de la guerre. Au bout de quelque temps, les bureaux répondirent que le lieutenant Robert de Penbrock était porté comme disparu.

Chargé d'une reconnaissance, il n'était point rentré au camp. Mais son décès n'ayant point été officieusement constaté jusqu'à plus ample information, on restait dans l'expectative.

La famille de Miremont ne se méprit point à cette subtilité de langage. Ce mot disparu équivalait à mort.

Aussi s'ingénia-t-elle à effacer dans le cœur d'Odette le souvenir de l'éternel absent. Mais la jeune fille, croyant en son aveugle foi, ne voulait rien comprendre. Aux sollicitations de sa mère, qui sans cesse lui répétait :

—Ne passe point ta jeunesse en une vaine attente... Accepte un des jeunes gens qui sollicitent ta main. Oublie Robert, il ne reviendra plus.

Invariable, elle répondait :

—Oh ! maman, est-ce vous qui voulez me voir parjurer à mes serments prononcés !...

—Mon enfant, c'est folie !...

Alors, le sang au visage, les yeux brillants, les lèvres entr'ouvertes, transfigurée en un radieux sourire, Odette murmurait :

—Robert, mon bien aimé, reviendra, j'en suis sûre, je le sens. Sans cela, comme lui, ne serais je pas morte ?

\* \*

Les années succédaient aux années, et Odette conservait la croyance du retour de l'être chéri, aussi forte, aussi puissante. Mais ce dénuement, ce vide du cœur, avait creusé une lacune dans son cerveau, lui faisant perdre la notion du temps écoulé ; elle se croyait toujours au lendemain du départ qui l'avait si cruellement atteinte.

Les fils blancs s'entremêlaient nombreux à sa chevelure blonde, de légères rides se marquaient sur sa peau très fine, mais son âme, préservée par l'illusion, ne vieillissait point. Elle s'habillait comme autrefois, choisissant les mêmes tonalités claires jadis préférées par Robert, et sa voix restée jeune murmurait avec la même ingénuité, la même timidité d'antan :

—Mon Robert, mon fiancé !...

Aussi, dans la provinciale ville, était-elle devenue légendaire. Mais le respect de cette éternelle foi était si grand, si profond, que personne n'eût osé lui dessiller les yeux. Et, lorsqu'en son accoutrement de trente ans en arrière, elle traversait les rues pour se rendre à la messe, au lieu

## VEUVE INCONSOLABLE



La veuve.—Si Jean avait fait un testament, je n'aurais pas tout ce trouble.

Le visiteur.—Les avocats vous font de la misère, je suppose.

La veuve.—De la misère ? Au point que je me surprends, des fois, à souhaiter qu'il fût encore vivant, ce pauvre Jean.

UN GENRE DE CLIENTÈLE



*Le père Bonhomme.*—Je voudrais avoir un cheval : bon marché.  
*Le maquignon.*—Dans quel genre ?  
*Le père Bonhomme.*—Un cheval pour mon genre d'affaires.  
*Le maquignon.*—Vous vendez de la saucisse, je suppose ?

de s'en gausser, les commères, avec déférence, la désignaient aux fillettes, chuchotant :

—Regardez-la bien, c'est une sainte.

Un soir, assise en son large fauteuil, près de l'âtre dans lequel la flamme des bûches s'envolait en de capricieuses convulsions, Odette, son ouvrage sur les genoux, de ses yeux fatigués par les larmes, machinalement parcourait une gazette qui enveloppait ses laines. Soudain, poussant un faible cri, avec effroi, elle jeta loin d'elle la feuille, comme voulant se défaire de la hantise d'un cauchemar.

Mais le papier tombé dans le foyer, les lignes fatales la poursuivirent malgré tout, se détachant cette fois en lettres de feu, démesurément grandes :

«...La colonie française de Moscou vient d'ouvrir une souscription dans le but d'élever un monument commémoratif au colonel de Faraméy, au lieutenant Robert de Penbrock et aux nombreux soldats morts vaillamment aux environs de la ville...»

Elle n'acheva pas, nerveusement ses mains battirent l'air et, inerte, elle s'affaissa dans le large fauteuil.

Le charme rompu, ne pouvant supporter l'éroulement du rêve, en un déchirement de tout l'être, l'âme d'Odette venait de s'envoler.

DANIEL RICHE.

MŒURS AMÉRICAINES

Un mariage à Milwaukee, Mich.  
*Le juge de paix.*—Vous la voulez ?—Oui !  
 —Vous le voulez ?—Oui.  
 —Gone.—Two dollars.

MOTS D'ENFANTS

—Quoi ! Tommy ! Tu as enfoncé ta banque et il n'y a plus d'argent !

—Je vais te dire, papa. Tu sais le quèteux que nous avons fait déjeuner ce matin, il m'a dit, en voyant ma banque : «Moi aussi, j'en avais une quand j'étais petit ; j'y mettais tous mes sous.» Tu comprends, papa, que pour ne pas devenir pauvre comme lui, je ferais mieux de commencer jeune.

*La mère, relisant une charmante petite lettre de son Freddy qui lui exprime tout le regret qu'il a d'avoir été mauvais garçon.*

—Viens m'embrasser, mon enfant ; je suis fière de voir que tu as du cœur et que tu te repens.

—Arrête, maman, ne déchires pas la lettre.

—Pourquoi donc ?

—Pour qu'elle serve encore la prochaine fois.

LE SECRET DU "BURGLAR"

ROMAN INÉDIT

La nuit était sombre ; une pluie fine et serrée fouettait les vitres du pignon ; le vent égrenait ses gammes chromatiques à travers les interstices d'une ouverture mal jointe. Notre ami X..., rédacteur d'un journal à grande circulation de Montréal, après avoir savouré quelques instants cette lugubre et grandiose musique, dut succomber à la fatigue de la journée, et s'endormit en songeant aux meurtres et aux incendies du lendemain. Le malheureux, il ne savait pas, qu'au moment même, un noir brigand qui avait trouvé la porte du soubassement ouverte, parce que la cuisinière était allée reconduire son pompier, s'acheminait, avec la légèreté de la gazelle vers ses appartements.

Une minute de plus, et le voilà, fantôme repoussant, près du lit calme et inoffensif de ce journaliste sans crainte et sans reproche.

Quel est-il ce voleur ? Nul ne le sait. Il porte sur la figure un masque de papier ; il est enveloppé de mystère et d'une redingote à ramages redoutables.

Voyez-vous cette main nerveuse qui probablement tient un poignard ; elle est destinée à trancher la plus belle gorge que les trésors de Cognac aient jamais caressée. Un mot, un mouvement, et notre ami est probablement un homme mort.

Cependant, une émotion intense agite l'esprit du voleur ; doit-il ou non le réveiller ? — Le sort en décidera, se dit-il à lui-même. Et tirant de sa poche un deux sous, il joue la destinée de sa victime à pile ou face. Hélas ! Ce fond d'humanité le perdit ; le sou rebondit sur les boutons brevetés de sa manchette et un retentissement métallique remplit la chambre de vibrations.

Le journaliste se réveilla en sursaut, mais il ne perdit pas son sang froid, et en hommes d'affaires éprouvé, il alla droit à la question. «Vous venez me voler, je le sais, dit-il au masque qui ne le perdait pas de l'œil. Eh bien ! servez-vous. Si vous trouvez quelque chose, j'en serai enchanté, car je vous l'ôterai.»

Cette assurance fit une profonde impression sur le *burglar* qui se dit en lui-même : «—Tant de bravoure indique une certitude ; sûrement il est armé.» Et de fait, au même moment, le journaliste tirait un revolver des poches de son pantalon ; car il ne l'avait pas été ce soir-là.

«—Attendez, dit le voleur, je vais commuer avec vous. Donnez-moi trois piastres et je m'en vais.

—Non, tu ne les auras pas.

—Donnez-m'en deux cinquante,—Non.

—Eh bien ! arrangeons-nous pour trente sept centins et demi.

—Pas même cela.

—Ah ! reprit l'intrus d'une voix menaçante ; vous ne voulez pas profiter de la faveur que je vous offre ! A nous deux maintenant ! Croyez-vous que je sois parti de Mégantic pour m'en aller les mains vides ! Ma mère et ma sœur rougiraient de ma déconvenue. Du reste, comme je ne fais qu'entrer en affaires et que le succès dépend toujours d'un bon point de départ, je ne puis consentir à ce que vous ruiniez mes projets. Savez-vous ce que je vais faire ?

—Non, reprit le journaliste un peu inquiet.

—Eh bien ! Je cours à votre téléphone, j'appelle la police ; on me trouve ici, on m'amène. Voilà une sensation de première classe, et comme votre journal ne paraît que dans l'après-midi les

journaux du matin auront la nouvelle avant la vôtre.

Un tremblement convulsif s'empara du journaliste qui devint plus pâle que le journal de son adversaire.

—Tu m'as vaincu, dit-il ; je te donne les trente-sept centins et demi.

THEATRE ROYAL

"ON THE BOWERY"



"On the Bowery," avec Steve Brodie comme premier, a créé toute une sensation au Théâtre Royal, cette semaine.

Steve Brodie est le même qui, pour un enjeu de \$10,000 a sauté du pont de Brooklyn. Il est fort connu à New York comme sport comédien.

"On the Bowery" est la peinture prise sur le vif des mœurs brutales d'un des faubourgs les plus dangereux de New York. La pièce abonde en meurtres,

enlèvements, sauvetages, etc.

C'est dire que la mise en scène est merveilleuse. Certains tableaux sont surprenants à voir, le pont de Brooklyn, un "saloon," celui-là même de Steve Brodie, les quais de New York, la rivière de l'Est sont représentés avec beaucoup d'effet.

L'amphithéâtre, les galeries, etc., du Théâtre Royal étaient insullisantes à contenir tout le monde qui a voulu assister à la représentation.

La semaine prochaine : "The Ivy Leaf."

ON NE PEUT PAS TOUT PRÉVOIR

Au pénitencier :

*Nouveau venu.*—Tiens te voilà ici, Baptiste ? Je t'avais perdu de vue. Pourquoi es-tu condamné ?

*Baptiste.*—Pour avoir volé chez mon bourgeois dans la nuit.

*Nouveau venu.*—Si c'était à recommencer, je suis sûr que tu ne suivrais pas le même chemin.

*Baptiste.*—Je ne pense pas. Je tuerais d'abord la servante qui avait été seule à me voir.

QUEEN'S THEATRE

"WANG"

Cet opéra dont la reprise se succède à chaque saison, à Montréal, ne perd nullement de sa popularité.

L'opéra de "Wang" a fait la réputation d'un librettiste, M. Cheever Goodwin et d'un compositeur de musique légère, M. Woolson Morse. Cet opéra a du cachet ; certains airs sont assez caractéristiques pour devenir populaire. Plusieurs mélodies se saisissent sans effort et se gravent dans la mémoire. C'est un mérite réel.

La compagnie qui visite Montréal, cette saison, contient à peu près les mêmes éléments que la compagnie Stephens qui est venue ici, l'an dernier. C'est M. Albert Hart qui prend, cette fois, le rôle de "Wang."

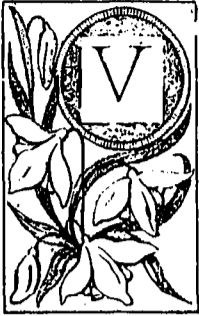
M. Chas. Burrows est un superbe colonel Fracasse, et M. Frank Casey, le gardien de l'éléphant Royal, équivaut à Klein, de la troupe Hopper, qui a tant amusé ceux qui l'ont vu dans son rôle de cornac.

Mlle Virginia Earl a tenu le rôle du petit prince Metaya avec beaucoup de succès, ainsi que Mlle Florence Drake, celui de Marie, fiancée de Metaya.



## LES FEUX DE ST-JEAN

(Pour le SAMEDI)



OUS me demandez un conte, dit la vieille Yvonne, ne croyez pas que je vais vous raconter une de ces histoires comme les aiment les jeunes gens : je vous parlerai que de ce que j'ai vu, de ce que j'ai entendu de la bouche même de ceux des miens qui m'ont précédé dans le royaume des trépassés.

Tenez, je vais vous conter une chose vraie, arrivée à une jeune fille la veille de la St-Jean.

Marie (c'était le nom de ma mère) n'avait que 17 ans et cependant plus d'une fois déjà l'on avait demandé sa main : c'est qu'elle était jolie comme les amours et ce qui ne nuit pas, elle avait de l'argent, elle était ce que nous appelons en Bretagne, une *peumerez*.

Elle avait été élevée par son oncle-riche fermier qui n'avait pas d'héritiers directs, aussi ma grand'mère lui recommandait-elle toujours d'avoir pour lui les plus grands égards et de s'appliquer à satisfaire ses moindres désirs.

Ma grand'mère s'appelait Yvonne comme moi : elle avait une tête de madone, de grands yeux bleus, la peau de la blancheur du lys ; elle n'avait pas comme moi un teint de vieille bohémienne. J'ai souvent entendu dire à ma mère, que grand'mère avait eu autre fois les cheveux couleur d'or, mais je ne me la souviens qu'en cheveux gris qu'elle dissimulait toujours sous sa coiffe.

Elle ne faisait guère plus de bruit qu'une souris et son beau-frère, Pierre Guézeunec, ne lui adressait jamais la parole : Ce qu'il avait à dire, il le disait à la petite Marie qu'il adorait et il ne manquait pas de répéter souvent que l'enfant ferait un beau mariage.

Dans le village, habitait un autre cultivateur du nom de Le Goff, âgé d'environ quarante ans et laid comme la huppe. Nous résidions alors à St-Cornély à quelque distance d'ici sur la route de Brest.

Le Goff avait coutume de venir souvent le soir, fumer sa pipe chez son ami Guézeunec et petit à petit il lui avait fait prendre l'habitude de boire, lui qui jusqu'à ce jour passait dans la commune pour l'homme le plus sobre et le plus religieux.

Un beau matin Guézeunec fut appelé pour affaires près de Brest, dans un petit endroit situé sur le bord de la mer : il allait y avoir là un *pardon*, et il voulait y conduire sa petite colombe, comme il appelait Marie.

Yvonne, qui d'ordinaire acceptait tout et ne disait jamais rien, ne trouva pas, ce jour là, la chose à son gré et répondit carrément que Marie n'irait pas.

Marie n'est plus un enfant, disait-elle : à son âge, une jeune fille doit être accompagnée de sa mère ; elle n'ira pas à ce *pardon* ou j'irai avec elle.

Ceci ne faisait pas l'affaire de Pierre, toutefois se rendant à la justesse l'observation, il consentit à ce qu'Yvonne fut du voyage.

Je ne veux pas entreprendre de décrire ici ce que fut le *pardon*, qu'il me suffise de vous dire que les danses furent très animées et qu'un jeune pêcheur de Douardenez, Louis Le Bonbeunec, s'éprit des beaux yeux de Marie.

Le jeune homme s'aperçut de suite qu'il lui fallait conquérir pour être agréé à la ferme, la sympathie de Pierre, et il se disposa à faire de son mieux ; mais la chose lui fut bien facile ; Pierre avait passé toute la journée au cabaret, la boisson l'avait rendu l'humeur joviale et dès qu'il aperçut Louis donnant le bras à sa nièce, il l'en-

gaga à venir à St-Cornély, aussitôt et aussi souvent qu'il le voudrait.

Quinze jours après Louis arriva, mais, mon grand'oncle était absent, il était parti pour quelques jours à Pontivy, faire son testament disaient les voisins. Mais ce qu'il y avait de certain, c'est que Le Goff l'avait accompagné.

L'arrivée de Louis troubla fort Yvonne, elle pressentait quelque malheur.

Louis eut le bon esprit de ne plus paraître à la ferme, mais il avait trouvé un excellent moyen de voir quand même son adorée.

Marie avait coutume d'aller chaque jour à la fontaine chercher de l'eau et il avait soin de s'y trouver chaque fois pour l'aider à charger sur sa tête sa lourde cruche. Il avait bien insisté pour la porter jusqu'à la ferme, mais la fillette avait dit : Non : Avouons pourtant pour être exact qu'elle acceptait avec un sensible plaisir l'escorte de Louis.

C'était le dernier jour de la semaine, Louis partait le lendemain. Marie venait d'arriver à la fontaine comme d'habitude. Tous deux étaient

## INTENTIONS CONNUES



La mère, (sèrèremènt).— Les visites de monsieur Allegro commencent à attirer l'attention. Il vient tous les soirs excepté le samedi. Il faut connaître ses intentions.

Alice.— Je les connais ; il va venir le samedi aussi.

pâles et défaits et appréhendaient l'heure de la triste séparation.

Laisse moi pour cette fois porter la cruche, dit le jeune gars, et Marie ne put pas refuser.

Il faut vous dire que la fontaine était à une bonne distance du village ; cachée dans un véritable nid de verdure, disaient les gens, elle avait autrefois été hantée par les fées ; aujourd'hui on a creusé dans la pierre grise une niche dans la quelle a été placée une statue de la Vierge et l'on a plus revu la Korigam peignant ses longs cheveux jaunes et faisant retentir de ses chants les échos de la vallée.

Les jeunes gens marchaient côte à côte au milieu du chemin bordé d'immenses chataigniers, les oiseaux faisaient entendre leurs dernières chansons, l'étoile du berger venait de se lever.

Ma mère m'a raconté qu'elle n'avait pas soufflé mot pendant tout le trajet ; elle regardait Louis à la dérobée et même une fois elle lut un tel chagrin dans ses yeux, qu'elle fut tout près de fondre en larmes.

Elle marchait les yeux rivés au sol et plus elle

approchait, plus elle regrettait d'avoir permis à Louis de porter sa cruche.

Comme elle allait pénétrer dans la maison, elle s'arrêta court à la vue de Le Goff qui se tenait appuyé contre la porte entre baillée.

Bonsoir, Marie, dit-il en ricanant ; l'ouvrage est plus agréable à deux, quel est donc votre nouvel aide ?

Marie sentit le sang lui monter aux joues, mais déjà Louis s'était avancé et regardant le fermier dans les yeux.

Je suis pêcheur, dit-il, mon nom est Louis Le Bonbeunec et je suis venu à St-Cornély sur l'invitation de Martin Pierre Guézeunec.

Le Goff se mit à rire.

Il est regrettable que mon ami Pierre ne soit pas ici pour vous recevoir, mais il est malade à Pontivy et je suis revenu ici pour veiller à ses intérêts.

Ecoutez, Le Bonbeunec, on n'a pas besoin de vous, votre départ nous serait bien plus agréable que votre compagnie.

Marie regarda furtivement Louis, il avait rougi sous l'insulte. Il me semble que vous n'êtes pas le maître ici, répondit-il, et si j'avais le loisir de rester plus longtemps, je ne vous demanderais pas si cela vous convient ; mais je suis sur mon départ : toutefois avant de me retirer je tiens à parler à Yvonne Guézeunec.

A ce moment, Yvonne sortait de la maison.

Pardon, lui dit Louis, j'aurais une demande à vous adresser.

Je prends la mer la semaine prochaine, la pêche de la sardine va commencer et je suis engagé par un armateur de Brest, quand je reviendrai, madame, m'autoriserez-vous à venir voir votre fille ?

Mais aussitôt Le Goff intervint.

Yvonne ne peut pas vous donner cette autorisation, car en le faisant elle est certaine de déplaire à Pierre.

Marie regarda sa mère, mais le coup avait bien porté.

J'attends votre réponse, dit Louis, d'un ton ferme.

Adieu donc, répondit ma grand'mère, que votre campagne soit heureuse.

Louis s'approcha de Marie, lui prit la main, la serra fortement et se retira à pas lents ; puis se retournant tout à coup, il montra le poing à Le Goff en lui criant :

Quant à vous, drôle, n'oubliez pas qu'à mon retour je reviendrai voir Marie.

Lorsque Pierre revient à la maison, il eut, contrairement à son habitude, un long entretien avec Yvonne et lui annonça qu'il avait décidé de donner à Le Goff, la main de Marie, et que de plus il tenait à ce que le mariage se fit de suite.

Yvonne fit part à sa fille des projets de son oncle, mais la jeune fille, d'ordinaire si sournoise, répondit par un "non" catégorique, disant qu'elle préférerait rester fille toute sa vie plutôt que d'épouser Le Goff.

Quand Yvonne reporta à son beau-frère la réponse de Marie, il se montra fort irrité, mais cependant il continua à faire à la jeune fille même accueil et même visage que par le passé.

Mais au bout de quelques jours, après une conversation qu'il avait eue avec son ami, il appela brutalement Marie et la faisant avancer près de Le Goff, il lui dit de mettre sa main dans la sienne.

La jeune fille en entendant cet arrêt, devint pâle comme une morte, mais réunissant tout son courage : Non, mon oncle, s'écria-t-elle, je ne peux pas.

Pierre entra dans une terrible accès de rage, il appela Yvonne, la rendit responsable de la décision de sa fille, et le soir même il les jetait toutes deux dehors et les deux femmes étaient obligées d'aller chercher un abri dans une chaumière de paysan.



Guézeunec ne s'occupa pas d'elles davantage ; il était convaincu qu'il les prendrait par la famine et que les privations de toutes sortes les feraient céder ; il ne se trompait qu'à moitié : Yvonne essaya bien de décider sa fille, mais Marie se montrait inflexible, et eut-elle appris que son oncle était parti à Pontivy pour modifier son testament, elle n'eut pas consenti, tellement le souvenir de Louis remplissait son cœur et sa pensée.

Conseillé par son inséparable ami, Pierre était parti pour Pontivy de nouveau, il avait été faire une visite à son notaire, et frappé d'une attaque en sortant de l'étude, il était mort sans prononcer une parole.

C'est alors que Marie se rendit compte de la destinée qu'elle s'était faite à elle et à sa mère.

Pierre n'était pas aussi riche qu'on le supposait. Il avait emprunté de l'argent quelques années auparavant et le mobilier de la ferme avait en partie été acheté avec cet argent, à lui par Le Goff, qu'il voulait désintéresser en lui donnant Marie. Mais la dette envers Le Goff payée, il restait encore une certaine somme qu'il avait léguée à sa nièce.

A sa dernière visite chez le notaire Guézeunec, avait changé tout cela.

Il avait dit qu'à moins que Marie n'épousât Le Goff dans l'année, la somme qui lui revenait serait donnée à l'aïeule des vieillards de Pontivy.

— Voilà ton cœur, malheureuse enfant, lui dit Yvonne, quand elle apprit la teneur du testament ; et par ta faute, nous sommes réduits à la misère.

Cependant les semaines se passaient, et Marie

ne voyait que trop clairement le secret espoir qu'avait sa mère de la voir enfin consentir : elle redoutait le voisinage de Le Goff et elle cherchait pour décider sa mère à quitter St-Cornély, mille raisons plus ou moins plausibles, alléguant que dans une ville ou au moins dans un village plus important, elles auraient plus de

chance de trouver toutes deux de l'ouvrage.

Yvonne faisait la sourde oreille et trouvait toujours un prétexte pour reculer le départ.

Un jour, Marie aperçut en rentrant un tas de bois sec dans un des coins de la pièce qui leur servait de logis.

— D'où vient ce bois ? demanda-t-elle.

### SYMPATHIES AVEC POIS ET MESURE



Le père Mathurin. — On s'attache aux animaux comme aux hommes. Tiens, ce cochon, je l'aime comme un de mes enfants.

Le visiteur. — Il est, en effet, superbe. Il est, du reste, à point.

Le père Mathurin. — Oui ; je vais le tuer la semaine prochain.

— Cela ne te regarde pas, la curiosité est un vilain défaut, répondit sa mère en lui tournant le dos.

C'en était trop pour la jeune fille, son cœur se soulevait de dégoût ; elle avait compris que c'était un don de Le Goff ; elle se mit à pleurer.

La vie devint entièrement dure pour Marie, sa

mère ne cessait de lui donner clairement à entendre que d'elle seule dépendait pour toutes deux une existence douce et heureuse, mais elle restait néanmoins inflexible et Louis ne sortait plus de son esprit.

Il est mort, disait Yvonne, sa campagne devait durer 6 mois ; s'il était revenu, on aurait eu sa visite et s'il vivait, son absence prouvait bien ce qu'était son amour.

Mario ne répondait pas, un voix intérieure lui disait qu'il vivait et reviendrait.

Le printemps commençait à s'avancer ; déjà les châtaigniers montraient leurs gros bourgeons à fruits, et la vigne qui grimpait sur la façade de la chaumière et que Marie avait palissé avec un soin jaloux, remplissait l'air de la senteur douce et pénétrante de sa fleur. Rêveuse, la jeune fille était assise sur le seuil de la porte, respirant à pleins poumons l'air embaumé du soir, quand elle conçut l'idée de prendre avantage de la température pour persuader à sa mère d'aller chercher de l'ouvrage dans le village où pour la première fois elle avait connu Le Boubeunec.

Il était possible, certain même, qu'il avait là des parents, des amis, et alors elle pourrait obtenir de lui des nouvelles certaines.

C'était l'heure où les deux femmes prenaient leur repas du soir. Mario se leva et mit en place les deux petites écuelles vertes qui leur servait d'ordinaire à manger le souper, puis se plantant résolument devant sa mère :

— Mère, lui dit-elle, si vous voulez vous décider à aller habiter Plou-aven,

nous serions certaines de trouver de l'ouvrage ; voici la saison des fains, et je pourrais même essayer d'avoir de la couture pour l'hôtel ; pendant le séjour que nous y avons fait l'année dernière, j'ai oui dire qu'on avait besoin d'une couturière pendant la saison d'été.

Yvonne hochait la tête d'un air peu convaincu,

mais heureusement pour la jeune fille, Le Goff était absent de St-Cornély, elle insista tant et si bien que sa mère se laissa tenter par les quelques sous qu'elle fit briller devant ses yeux, et elle céda.

Trois jours après, au grand étonnement des deux femmes, elles étaient installées à Plou-a-ven.

Elles étaient là depuis environ une semaine, quand un beau matin elles ne trouvèrent pas au village son aspect accoutumé : des enfants allaient par groupes de trois ou quatre, frappant de porte en porte et demandant des fagots de bois.

Ceux qui on avaient ne marquaient pas d'en donner, les autres romettaient quelques sous, et il était très rare qu'une porte se refermât sans que les demandes aient été accueillies.

Quand ils arrivèrent à la chaumière habitée par les deux femmes, Marie mit deux sous dans la main des enfants.

—Prenez-les, dit-elle, c'est tout ce que j'ai, et acceptez les prières que je vais offrir pour le succès de votre feu.

—Mademoiselle, lui répondit un beau gars aux yeux noirs, puissiez-vous être mariée avant la fin de l'année.

En entendant le bruit des voix, Yvonne s'était approchée ; elle demanda à Marie de quoi il s'agissait.

—C'est pour les feux de St-Jean qu'on doit allumer demain, répondit-elle.

Mais en parlant elle n'osait regarder sa mère en face.

Cependant il ne faudrait pas se méprendre sur les pensées qui l'agitaient : ce n'était pas une fillette avide de danser autour des feux pour trouver un mari dans l'année, mais elle savait bien que les feux de St-Jean portent des messages à ceux qui ne sont plus et que ceux-ci ne manquent jamais de répondre aux vivants.

Si donc Jean était véritablement parmi les morts, il le ferait savoir lui-même à Marie si elle le lui demandait.

Pendant tout le jour, les enfants gambadèrent autour des tas de fagots disposés çà et là dans le village.

Le soir venu, la cloche de l'église commença à sonner, et le prêtre, allant de tas en tas, les bénit tous solennellement : puis le premier feu fut allumé et successivement tous les autres ; des groupes de jeunes filles se mirent à danser des rondes échevelées, courant d'un feu à l'autre dans le ferme espoir que celle qui aurait dansé autour du plus grand nombre de feux dans la soirée, serait sans le moindre doute, mariée avant la nouvelle année.

Hélas, les jeunes filles ne pensent qu'aux joies du mariage, sans songer à ses déboires à ses soucis.

Marie n'avait pas le cœur à danser, elle s'assit avec sa mère autour d'un feu qu'on avait allumé derrière leur chaumière sur une colline qui dominait la mer.

Vainement ses compagnes avaient essayé de l'entraîner avec elle, elle restait absorbée et plongée dans une profonde méditation : puis tout d'un coup, profitant de ce que la fumée la masquait aux yeux indiscrets, elle retira de son corsage un papier soigneusement plié et le lança dans le brasier.

—Revenons à la maison, mère, dit-elle, voici le soir, je suis fatiguée, la fumée me suffoque.

Yvonne ne répondit rien, mais elle se leva d'un air satisfait, le mouvement de la jeune fille ne lui avait pas échappé, elle l'avait vue lancer dans le feu son message.

—Allons, tout va bien, se disait-elle à elle-même, le message est parti, nous ne tarderons pas à avoir la réponse : Louis va lui-même lui annoncer sa mort, dans quelques semaines, elle épousera Le Goff, et nous reverrons nos beaux jours d'autrefois.

Les deux femmes se mirent au lit, mais ni l'une ni l'autre ne pouvait s'endormir ; et elles attendirent en vain le bruit du clapotis de l'eau par lequel les trépassés ont coutume d'annoncer à ceux des leurs qui le demandent, qu'ils ont péri engloutis par les vagues de la mer.

Elles restèrent à Plou-a-ven jusqu'à l'hiver. Le Goff avait quitté St-Cornély pour les suivre, et de temps à autre Marie feignait de se laisser flé-

chir pour délivrer sa mère des menaces et des obsessions du vieux fermier.

L'ouvrage se faisait rare à Plou-a-ven et malgré ses efforts, la jeune fille ne travaillait que quelques jours la semaine et la misère était à la porte de la chaumière.

Un soir en rentrant, Marie trouva sa mère en larmes : qu'y a-t-il, chère mère, lui dit-elle, se penchant à son cou et lui prodiguant ses plus douces caresses.

Mais elle n'entendait que de profonds soupirs entrecoupés de sanglots.

A la fin, Yvonne la repoussa.

—L'obéissance vaut mieux que la tendresse, lui dit-elle. Vois l'étendue du mal que tu as fait. Le Goff est parti ce matin en disant qu'il allait publier dans le pays que tu avais promis d'être sa femme et que tu as manqué à ta parole. Marie, il faut consentir à le prendre. Qui va maintenant nous donner de l'ouvrage à Plou-a-ven ? que je regrette d'avoir quitté St-Cornély !

Marie se redressa subitement.

—Sil dit cela, il mentira, et que m'importe la parole d'un imposteur.

Yvonne haussa les épaules.

## TOUT EST DANS LA MARQUE



—Nous avons de la visite aujourd'hui ; voulez-vous me passer cette margarine dans votre moule au beurre frais.

—La parole d'un homme riche est toujours écoutée ; quelle chance une malheureuse comme toi peut-elle avoir contre un homme comme Le Goff ? que pourras-tu dire ? il m'a dit à moi qu'il avait ta promesse.

Marie regarda Yvonne avec méfiance ; combien pénible était cette situation, elle n'avait même plus la confiance de sa mère.

—Ecoutez, lui dit-elle, encore un peu de patience ; si d'ici Noël il n'y a pas de nouvelles de Louis, je cède, nous retournons à St-Cornély.

—Et tu épouseras Le Goff, reprit sa mère ?

Mais la jeune fille devint si pâle, que sa mère n'osa pas insister.

La ville de Noël, quand Marie sortit pour aller chercher de l'eau, elle fit la rencontre du vieillard qui avait servi de père à Louis.

Il était estropié et avait besoin, pour marcher, du secours de deux bâtons. Ce jour-là, il vint au-devant d'elle plus vite que de coutume ; mais le bonhomme était tellement ému, que pas une parole ne pouvait sortir de sa bouche.

—Eh quoi, s'écria-t-elle, Louis arrive, il est peut-être déjà ici ? Oh ! dites, père Michel, dites

vite, ne me faites pas attendre plus longtemps : et elle éclata en sanglots.

Louis était de retour en effet : la tempête l'avait jeté sur des rives lointaines, mais enfin il était revenu au port.

Inutile de vous dire que le mariage eut lieu, mais le bonheur ne fut pas de longue durée.

Le Goff ne ménagea rien pour perdre Louis, il le calomnia pour tuer son crédit, bien que par devant lui, il fit bonne figure, afin de l'abattre plus sûrement.

Il lui vendit un vieux bateau qui n'était pas capable de tenir la mer, et je me souviens, j'avais 6 ans, j'étais une nuit couchée avec ma mère quand nous fûmes toutes deux réveillées en sursaut.

Au pied du grand lit, nous entendions distinctement le clapotis de l'eau ; et quand nous nous fûmes levées nous pûmes apercevoir avec effroi que le plancher de la chambre était complètement sec.

Oui, mon pauvre père était parti cette fois, et ma mère ne fut pas longue à le rejoindre dans le royaume des Trépassés.

Ce qui n'empêche que si Marie avait épousé Le Goff, elle aurait été riche et n'aurait pas envoyé de message aux feux de St-Jean.

Moi aussi j'aurais été riche et j'aurais pu choisir un bon mari.

Vous m'avez demandé un conte, je vous ai raconté ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu.

J'ai fini ; et que le bon Dieu et la sainte Vierge vous aient en leur sainte garde.

MAURICE LE ROY.

## PAS PRESSÉ

*Homme d'affaire anglais qui veut empêcher un jeune avocat canadien-français de fréquenter sa fille.*—C'est vous vouloir marier ma fille, hein ! C'est moi va mettre un check à vous.

*L'avocat.*—Oh ! merci, monsieur ; mais je n'accepterai le chèque qu'une fois que nous serons mariés.

## DU CHARBON POUR LES PAUVRES

Un nouveau projet que toutes les âmes charitables sauront apprécier, c'est celui que vient de former le "Player's Club" de Montréal. Le but est de fournir du charbon pendant la saison de l'hiver aux pauvres de cette ville. Le SAMEDI ne saurait trop encourager ses lecteurs à contribuer à une œuvre aussi digne et louable. A la suggestion de monsieur Edwin Varney, président du "Player's Club," il fut décidé que toutes les recettes du club seraient employées pour l'achat du charbon pour les pauvres ; non seulement pendant cet hiver, mais pendant tous les hivers de l'existence de ce club.

Il n'y a pas de doute, vu son noble but, que ce club aura un véritable succès, et nous sommes persuadés que tous les lecteurs du SAMEDI sauront encourager d'une manière ostensible les personnes généreuses qui sont à la tête de ce mouvement.

Le club se compose des personnes suivantes : MM. Georges Sheppard ; Edwin Varney ; Sidney Allendorff ; Dr Wilson ; Dr Baldwin ; Dr Zink ; Rebert Henders ; Georges Smith ; John Harby ; John B. McQuillan ; Percy Brown ; W. E. Burgess ; M. Valiquette ; Dr Perkins. Mesdames Edwin Varny ; Ed. Sheppard ; Ella Walker ; Ada Maylan ; Chas. Coppine (Euphemia Allan) et Melle Dona Virbie.

La première représentation que ce club donnera pour venir en aide aux malheureux, aura lieu le 17 décembre prochain au "Queen's Theatre." On jouera "Gordon's Relief" quatre soirs durant.

Nous espérons que chacun se fera un devoir d'assister à ces représentations.

## LA PREMIÈRE PÊCHE



NE vraie ligne ! une ligne d'homme ! Et le petit Charlot la tournait entre ses doigts tremblants ; l'émotion le clouait, ravi, éperdu devant sa mère, une brave femme aux cheveux grisonnants, qui riait doucement disant : " Eh bien, Charlot, est-on content?... on ne m'embrasse donc pas, méchant ingrat ?

L'enfant s'élança dans les bras de sa mère ; de bons gros baisers retentirent et ce fut un spectacle touchant que la rencontre de ces deux têtes ; l'une blonde et gamine, l'autre grave, presque couronnée de vieillesse.

Charlot avait douze ans, des joues roses et grasses, une bouche riante, un tendre regard bleu de fillette, puis, des cheveux d'or bouclés sur un front pur, celui de l'enfance !

Maman Landier, cassée, vieillie avant l'âge, laissait parfois lire dans ses yeux doux beaucoup de tristesse et de regrets ; ses lèvres pâlies dessinaient souvent un sourire désabusé, mais pas méchant. Seul, l'amour maternel éclairait encore cette figure malheureusement résignée.

L'autre amour, celui du mari, n'existait plus, M. Landier, homme frivole, égoïste insouciant, avait lassé l'immense indulgence de sa femme.

Le divorce était devenu nécessaire, il fut demandé, accordé, et l'on se sépara.

Depuis lors, celle qui avait été malheureuse épouse travaillait courageusement pour élever Charlot, son espérance, tout l'avenir !

Madame Landier était couturière, beaucoup de familles l'occupaient.

Elle pouvait ainsi suffire aux besoins du ménage ; elle ne demandait pas plus.

D'ailleurs, Charlot se montrait gentil, aimant, très studieux ; il avait obtenu deux premiers prix et les félicitations de ses maîtres.

Voilà pourquoi maman Landier s'était sacrifiée ; voilà pourquoi elle lui avait acheté une belle ligne de trois dollars.

Oui, trois dollars ! c'est-à-dire dix jours de la-beurs assidus, parfois prolongés par de pénibles veilles.

" Oh ! maman, maman... combien je te remercie, c'est trop beau, vois-tu... beaucoup trop beau, et tu n'es pas riche, pauvre maman ! "

D'un baiser bien long, bien tendre, madame Landier ferma la bouche de son enfant.

" Tais-toi, dit-elle, tu dis des bêtises !... "

Puis, sentant l'émotion lui monter à la gorge, elle ajouta, se dégageant de l'étreinte de Charlot : " Allons, bon !... huit heures ! je suis en retard, maintenant... à ce soir... sois bien sage, surtout. "

Et madame Landier sortit rapidement, allant

à son travail, ses joues creuses et jaunes encore humides des baisers de Charlot.

\* \*

C'était une belle journée d'août, largement éclairée par un gai soleil tout doré, qui faisait pousser des petits cris joyeux aux oiseaux, se poursuivant sous le ciel bleu.

Les vacances commençaient, Charlot, seul et libre, résolu de faire sa première pêche.

Il prit sa ligne et un panier, puis abandonna, à son tour, le logis.

L'avez-vous rencontré, descendant la rue, très droit, l'œil brillant de fierté et de joie, saluant à peine les camarades qu'il trouvait sur son chemin.

Il arriva ainsi à l'endroit qu'il s'était choisi pour faire ses débuts de pêcheur ; c'est avec une solennité comique qu'il lança très gauchement, d'ailleurs, l'hameçon dans les flots.

A quelques pas de lui, assise en dehors du parapet, les jambes pendantes, une personne pê-

Alors, son cœur battait fort, il tirait rapidement... mais non rien !

Il renouvelait les appas ; il attendait de longues minutes... et le poisson ne mordait pas. L'ennui commença à s'emparer de l'inhabile pêcheur.

Non, vraiment, ce n'était pas gai la pêche !

Et Charlot bâillait maintenant.

Pourtant, il s'obstina, immobile, attentif.

Il avait ôté sa casquette, car il avait très chaud sous ce soleil qui couvrait son front de sueur. Mais voici que, lentement, une étrange lourdeur lui pressait le cerveau ; ses idées se confondaient, prenaient des formes vagues, puis, tout à coup, l'enfant s'endormit.

Chose lamentable ! la ligne, la belle ligne de maman, s'échappa des doigts de Charlot. Le flot l'emporta là-bas, vers l'horizon, où les vagues semblaient agiter mille pierreries étincelantes.

L'enfant ne bougeait pas.

Sa jolie tête, seule, s'inclinait toujours, très lentement par petites secousses.

Il dormait, le blond et rose bambin : au-dessus

de son front calme, la bise agitait ses fins cheveux d'or qui lui faisaient comme une auréole lumineuse ; on ne voyait plus son limpide et beau regard caché sous les paupières baissées, et sa jolie bouche toute rose, souriait à quelque songe heureux : à sa bonne mère, à la friture tant convoitée !

O ! sommeil perfide ! sommeil fatal !

\* \*

La mort vint à passer ; elle jeta son regard sur l'enfant et le trouva digne d'aller habiter au pays des anges !

Le corps de Charlot balança et inclina dans le vide, puis tournoya soudain.

C'est ainsi que la Mort prit le petit Landier.

\* \*

On se pressait pour pénétrer dans la sinistro pièce où, derrière la vitre, sur la dalle humide et froide, gisait le cadavre d'un enfant de douze ans.

Vieux et jeunes, le cœur serré, contemplaient avec un triste silence le lâche attentat de l'impitoyable faucheuse.

Si jeune et mourir !

En ce moment une femme s'approcha pour regarder la victime, et tout à coup elle pâlit, chancela ouvrant les bras comme pour une suprême étreinte.

Avant de s'affaisser pour toujours, deux cris horribles, déchirants, inhumains s'échappèrent de sa gorge : " Charlot... mon petit !... "

Les assistants se découvrirent ; dans cet appel suprême, ils avaient deviné la mère et de furtives larmes coulèrent des yeux de tous.

H. CASARINO.

## ADRESSE UN PEU VAGUE

Au téléphone : Joffard.—Envoyez-moi un ballot de foin.

Le marchand de foin.—C'est bien ; pour qui ?

Joffard.—C'est histoire ! Ben ! Pour mon cheval. C'est pas pour moi.

## LES VÉRITÉS DANGEREUSES



L'ami de la jeune veuve.—Quel âge avez-vous, mademisselle ?

Lili.—Je ne sais pas. J'ai toujours cru que j'avais dix ans ; mais maman ma dit que non.

chait aussi, s'amusant des attitudes novices du gamin. Charlot, d'abord, ne l'avait pas remarquée.

Tandis qu'il surveillait sa ligne, son imagination lui montrait son panier déjà rempli de poissons. Il y en avait de toutes dimensions : leurs dos argentés étincelaient au soleil.

Oh ! la bonne friture qu'on mangerait ce soir ! maman ne dépenserait pas beaucoup pour le repas... Comme elle serait contente !

Pourtant, chaque fois que Charlot tirait l'hameçon à lui, ses lèvres ébauchaient une petite moue dépitée : ça ne mordait pas ?

Charlot remarqua alors son voisin.

Il en faisait lui une pêche fructueuse !

Charlot voulut l'imiter, il s'assit sur le parapet, les jambes en dehors et attendit, l'œil ardemment fixé sur la ligne.

Oh ! il aurait bien voulu voir ce qui se passait sous l'onde !

Parfois, il croyait sentir un petit frémissement... courir le long de la perche.

# L'INSTITUT KEELEY

69 RUE OSBORNE, MONTREAL.

Le seul Institut dans la Province de Québec autorisé à se servir des célèbres remèdes

"GOLD CURE" du DR. LESLIE E. KEELEY, pour la guérison de



**L'Ivrognerie,**

**La Morphine,**

**L'Opium,**

**Le Tabac,**

et la **Neurasthénie** ou Epuisement des Nerfs et du Cerveau.

 Bien faire attention de ne pas se laisser embaucher par les charlatans et certains médecins qui prétendent avoir découvert le secret du célèbre docteur. 

La seule place où les vrais remèdes sont administrés est au seul Institut de cette province,

**N<sup>o</sup>. 69 RUE OSBORNE,**

où toute information sera donnée et où toute correspondance doit être adressée.

## MONTREAL SUD : ET : LONGUEUIL

**Lots a Batir par Paiements Mensuels**

**GRANDS LOTS | | PETITS PRIX**

Lots 50 x 180 pieds. — \$300. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 50 x 125 pieds. — \$250. Mêmes conditions.

Lots 30 x 112 pieds. — \$150. Mêmes conditions.

### **LONGUEUIL**

Lots 53 x 106 pieds. — \$200. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 53 x 200 pieds, deux fronts. — \$300.

Lots 72 x 106 pieds. — \$300. Mêmes conditions ou 30 par cent d'escompte pour argent comptant.

**PARENT FRERES, 97 RUE ST-JACQUES**

**Batisse de la Banque du Peuple.**

## ERREUR JUSTIFIABLE



Durand.—Ah ! Monsieur Smith, que j'envie votre sort, vivre ainsi en plein air, au milieu des parfums de la campagne ?

Smith.—Vous prenez sans doute, mon cher Durand, pour les parfums de la campagne ceux qu'exhale mon délicieux cigare "Nectar" ?

## FEUILLETON DU SAMEDI

## CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

## DEUXIÈME PARTIE

## VII

UN BON TOUR DE M. CASCABEL

(Suite.)

Et alors une seconde voix, plus accentuée, — une voix de commandement, — s'échappe du bec de l'idole plantée à gauche, et dit en vibrant :

"Ja tibié prikaïoun étote arrestantof otpoustite. Tvoïe narode doljne dlia ikhe same balchvoïe vajes-tvo imiète i nime addate veïe vieschtchi katorï ou ikhe bouïli vziati. Ja tibié prikaïoun ou siberskoïï beregou ikhe tioksché vosraliïcia."

Trois phrases qui peuvent se traduire ainsi, et dont les injonctions s'adressent bien à Tchou-Tchouk :

"Ordre à toi de mettre ces prisonniers en liberté ! Ordre à ton peuple d'avoir pour eux les plus grands égards, de leur rendre tous les objets dont ils ont été dépouillés ! Ordre de leur faciliter le retour à la côte sibérienne !"

Ce ne fut plus de la stupéfaction, cette fois, ce fut de l'épouvante. Tchou-Tchouk s'était redressé sur ses genoux tremblants, l'œil hagard, la bouche béante, les doigts écartés, dans le paroxysme de l'hébétément. Les indigènes s'étaient à demi relevés, ils ne savaient s'ils devaient se prosterner ou prendre la fuite !

Enfin la troisième divinité, celle du milieu, prend la parole à son tour. Mais que sa voix est terrible, pleine de colère, grosse de menaces ! Et avec quelle vigueur tragique elle articule les syllabes, et les fait gronder comme les roulements de la foudre !

Or, voici les paroles qu'elle prononça, en visant directement Sa Majesté néo-sibérienne :

"Jesle ti take nié sdiétote étote toje same diène, kakda éti sviati tchélovički bouïoutré jelaïte tchoré s'tvoïe oblacté !"

C'est à-dire :

"Si ce n'est pas fait le jour où ces hommes sacrés le voudront, que ta tribu soit vouée à la colère céleste !"

A ce moment, roi et sujets râlaient de terreur, immobiles sur le sol comme autant de cadavres, tandis que M. Cascabel, élevant ses deux bras vers les idoles dans un acte de reconnaissance, les remerciait de leur divine intervention.

Et, pendant ce temps, ses compagnons de se tenir les côtes pour ne pas éclater de rire.

Une simple scène de ventriloquie, voilà ce que cet homme prodigieux, cet artiste incomparable,

avait imaginé pour forcer la main à son "brave homme de Chouchou !"

Et, en vérité, il n'en fallait pas davantage pour se jouer de ces superstitieux indigènes ! "Les hommes venus de l'Occident, — quelle admirable qualification trouvée par M. Cascabel ! — les hommes venus de l'Occident sont sacrés !... Pourquoi Tchou-Tchouk les retient-il ?"

Eh bien, non ! Tchou-Tchouk ne les retiendrait pas ! Il les laisserait partir dès qu'ils en manifesteraient l'intention, et les indigènes auraient pour eux les égards dus à des voyageurs si visiblement protégés du ciel !

Et, tandis qu'Ortik et Kirschef, qui ne savaient rien des talents de M. Cascabel en ventriloquie, ne cachaient point leur profonde stupéfaction, Clou répétait enthousiasmé :

"Quel génie que monsieur mon patron !... Quel cerveau !... Quel homme !... à moins que..."

— A moins que ce ne soit un dieu !" répliqua Cornélia en s'inclinant devant son mari.

Le tour était joué. Il avait réussi, grâce à l'extraordinaire crédulité de ces tribus de la Nouvelle Sibérie, qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. C'est ce qu'avait judicieusement observé M. Cascabel, c'est ce qui lui avait donné cette idée d'exercer ses talents de ventriloque au profit du salut commun.

Il va sans dire que ses compagnons et lui furent reconduits au campement avec tous les honneurs acquis à leur qualité d'hommes sacrés. Tchou-Tchouk se confondait en salutations et compliments, dans lesquels entrait une forte dose de crainte et de respect. Il n'était pas éloigné de confondre dans la même adoration la famille Cascabel et les idoles de Kotolnyï. Et, en somme, comment cette population de Tourkef, si ignorante, aurait-elle pu supposer qu'elle avait été le jouet d'un mystificateur ? Pas de doute, c'étaient bien les divinités du Vospük, qui avaient fait entendre leurs voix redoutables ! C'était bien de leur bec, muet jusqu'alors, qu'étaient sortis ces ordres proférés en bon langage russe ! Et, d'ailleurs, n'y avait-il pas un précédent ? Est-ce que le perroquet Jako ne parlait pas, lui aussi ? Est-ce que les indigènes ne s'étaient pas émerveillés des mots qui s'échappaient de ce bec ? Eh bien, ce qu'un oiseau faisait, pourquoi des dieux à tête de volatiles n'auraient-ils pas été capables de le faire ?

A dater de ce jour, M. Serge, César Cascabel et sa famille, ainsi que les deux marins qui furent réclamés par leur compatriote, purent se considérer comme libres. La saison d'hiver était déjà avancée, et la température tendait à devenir supportable. Aussi les naufragés résolurent-ils de ne point tarder davantage à quitter l'archipel des Liakhoff. Non pas qu'un revêtement dans les dispositions des indigènes fût à craindre ! Ils étaient bien trop "emballés" pour cela ! Maintenant, M. Cascabel était au mieux avec son ami Chouchou, lequel lui eût ciré ses bottes, s'il l'avait voulu ! Il va de soi que ce brave homme s'était empressé de faire restituer tous les objets volés à la Belle-Roulotte. Lui-même, après s'être agenouillé, avait remis à César Cascabel le baromètre qu'il portait en sautoir, et César Cascabel avait daigné lui tendre une main que Tchou-Tchouk avait religieusement baisée, — cette main qu'il croyait capable de lancer la foudre et de déchainer les tempêtes !

Bref, à la date du 8 mars, les préparatifs de départ étaient achevés. M. Cascabel ayant demandé vingt rennes pour traîner sa voiture, Tchou-Tchouk s'était empressé de lui en offrir une centaine, — ce dont son nouvel ami le remercia en s'en tenant au chiffre susdit. Il n'exigea en plus que la quantité de fourrage nécessaire à nourrir son attelage pendant la traversée de l'icefield.

Ce jour-là, dans la matinée, M. Serge, la famille Cascabel et les deux marins russes prirent congé des indigènes de Tourkef. Toute la tribu s'était réunie pour assister au départ de ses hôtes, et leur présenter ses souhaits de bon voyage.

Le "cher Chouchou" était là, au premier rang, confit dans un attendrissement très sincère. M. Cascabel alla vers lui, et, après lui avoir tapoté le ventre, il se contenta de prononcer ces simples mots en français :

"Adieu, vieille bête !"

Mais cette tapo familière allait grandir encore Sa Majesté dans l'esprit de ses sujets.

Dix jours plus tard, le 18 mars, ayant traversé sans danger ni fatigues l'icefield qui réunissait l'archipel des Liakhoff à la côte sibérienne, la Belle-Roulotte arriva sur le littoral, à l'embouchure de la Léna.

Après tant d'accidents et d'accidents, de dangers et d'aventures depuis leur départ de Port-Clarence, M. Serge et ses compagnons avaient enfin mis le pied sur le continent asiatique.

## VIII

## LE PAYS DES IAKOUTES

L'itinéraire primitif, tel qu'il devait être suivi depuis le détroit de Behring jusqu'à la frontière d'Europe, avait été nécessairement modifié par ce détour de la dérive et l'abordage aux archipels de la Nouvelle Sibérie. Il ne fallait plus songer maintenant à traverser l'Asie russe dans sa partie méridionale. D'ailleurs, la belle saison ne tarderait pas à améliorer les conditions climatiques, et il n'y aurait pas lieu d'hiverner dans quelque bourgade. On peut même dire que ces derniers événements s'étaient dénoués d'une façon aussi favorable que merveilleuse.

A présent, ce qu'il s'agissait d'étudier, c'était la direction qu'il conviendrait de prendre pour atteindre par le plus court la frontière des monts Ourals entre la Russie asiatique et la Russie d'Europe. C'est ce que comptait faire M. Serge, avant de lever le campement qui venait d'être établi sur le littoral.

Le temps était calme et clair. La durée du jour, en pleine période équinoxiale, dépassait onze heures, et s'accroissait encore de la clarté des crépuscules, très allongée sur les territoires coupés par le soixante-dixième parallèle.

La petite caravane se composait actuellement de dix personnes, depuis que Kirschef et Ortik en faisaient partie. Bien que la sympathie ne fût pas très étroite entre leurs compagnons et eux, les deux matelots russes étaient devenus les commensaux de la Belle-Roulotte, ils y prenaient leurs repas à la table commune, ils devaient même y coucher, tant que la température ne leur permettait pas de passer la nuit au dehors.

En effet, la moyenne thermométrique se tenait encore à quelques degrés au-dessous de zéro — ce qu'il était facile de reconnaître, puisque l'obligé Tchou-Tchouk avait rendu le thermomètre à son légitime propriétaire. Tout le territoire disparaissait à perte de vue sous une immense nappe blanche, que le soleil d'avril ne tarderait pas à dissoudre. Sur cette neige durcie, comme sur la plaine herbeuse des steppes, l'attelage de rennes suffirait aisément à traîner le lourd véhicule.

Quant à la nourriture des animaux, c'était l'approvisionnement fourni par les indigènes qui y avait pourvu depuis le départ de Kotolnyï jusqu'à l'arrivée sur la baie de la Léna. Désormais, avec la mousse qu'ils savent déterrer sous la neige, avec les feuilles des arbustes dont le sol sibérien est semé, les rennes pourvoiraient d'eux-mêmes à leur propre alimentation. Il faut reconnaître aussi que, pendant cette traversée de l'icefield, le nouvel attelage s'était montré fort docile, et Clou-de-Girofle n'avait eu aucune peine à le diriger.

La nourriture des voyageurs n'était pas moins assurée par le stock de conserves, farine, grasse, riz, thé, biscuits, eau-de-vie, que possédait encore la Belle-Roulotte. Cornélia disposait en outre d'une certaine quantité de beurre iakoute, emballé dans de petites caisses de bouleau, qui avait été offert par l'ami Chouchou à l'ami Cascabel. Il y aurait lieu, cependant, de renouveler la provision de pétrole, dès qu'on pourrait le faire dans quelque bourgade sibérienne. La chasse, d'ailleurs, ne tarderait pas à procurer de la venaison fraîche, et, chemin faisant, M. Serge et Jean auraient maintes fois l'occasion d'utiliser leur adresse au profit de la cuisine.

On devait compter également sur le concours des deux matelots russes. Ils affirmaient que la région septentrionale de la Sibérie leur était en

partie connue, et, semblait-il, il n'y aurait qu'avantage à les prendre pour guides.

Ceci fut l'objet de la conversation, qui, ce jour-là, se tint au campement.

—Puisque vous avez déjà parcouru cette contrée, dit M. Serge en s'adressant à Ortik, c'est vous qui nous dirigerez...

—C'est bien le moins, répondit Ortik, puisque nous avons été délivrés grâce à M. Cascabel.

—Grâce à moi?... Non point, répondit M. Cascabel, mais grâce à mon ventre, auquel la nature a donné le don de la parole! C'est à lui qu'il faut adresser vos remerciements!

—Ortik, demanda M. Serge, quel itinéraire conseillez-vous de suivre en quittant la baie de la Léna?

—Le plus court, si vous le voulez bien, monsieur Serge. S'il a l'inconvénient de laisser à l'écart les principales villes des districts, situés plus au sud, il nous permettra de marcher directement sur la chaîne de l'Oural. D'ailleurs, il ne manque pas de village sur la route, où vous pourrez vous ravitailler, et même séjourner, si cela est nécessaire.

—A quoi bon? répondit M. Cascabel en interrompant Ortik. Nous n'avons que faire dans un village. Ce qui importe, c'est de ne point s'attarder et d'allonger le pas. Je ne pense pas que le pays soit dangereux à traverser?...

—En aucune façon, répondit Ortik.

—Et puis, nous sommes en force, et malheur aux coquins qui voudraient s'attaquer à notre *Belle-Roulotte*!... Ils ne s'en tireraient pas à bon compte!

—Soyez tranquille, monsieur Cascabel, il n'y a rien à craindre! répondit Kirschef.

On l'a remarqué, ce Kirschef ne parlait que très rarement. Peu sociable, d'humeur sombre et taciturne, il laissait son camarade prendre part aux conversations. Ortik était évidemment plus intelligent que lui, et même d'une intelligence réelle — ce que M. Serge avait été plusieurs fois en mesure de constater.

En somme, l'itinéraire que proposait Ortik était de nature à satisfaire. Tourner les villes importantes, où l'on se serait exposé à rencontrer des postes militaires, c'était ce qui devait convenir au comte Narkine, en même temps que cela convenait aux deux prétendus matelots. Qu'il dût être difficile d'éviter les centres peuplés, surtout aux approches de la frontière, cela était à prévoir, et il y aurait alors lieu de prendre certaines précautions. Jusque-là, les villages du steppe n'offriraient que peu de dangers sous ce rapport.

Ce plan de voyage une fois adopté en principe, il n'y eut plus qu'à reconnaître les diverses provinces qu'il faudrait couper obliquement entre le cours de la Léna et l'Oural.

Jean chercha donc dans son atlas la carte de la Sibérie septentrionale. M. Serge fit alors une étude approfondie de ces territoires, où les fleuves sibériens, au lieu de favoriser les itinéraires qui se dirigent de l'est à l'ouest, leur opposent plutôt de sérieux obstacles. Et voici ce qui fut arrêté:

Traverser le pays des Iakoutes, où les villages sont clairsemés, en se dirigeant vers le sud-ouest.

Passer ainsi du bassin de la Léna au bassin de l'Anabara, puis à celui de la Khatanga, puis à celui de l'Éniséï, puis à celui de l'Obi, ce qui se chiffrait par un parcours de sept cent cinquante lieues environ.

Franchir le bassin de l'Obi jusqu'aux montagnes de l'Oural, qui forment la frontière de la Russie d'Europe, sur un trajet de cent vingt-cinq lieues.

Enfin, de l'Oural à Perm, cheminer pendant centaine de lieues vers le sud-ouest.

Au total: mille lieues en chiffres ronds.

S'il ne se présentait aucun retard sur la route, s'il n'y avait pas nécessité de s'arrêter dans quelque bourgade, le voyage pouvait être accompli en moins de quatre mois. En effet, de sept à huit lieues par jour, ce n'était pas trop demander à l'attelage de rennes, et, dans ces conditions, la *Belle-Roulotte* arriverait à Perm, ensuite à Nijni, au milieu de juillet, c'est-à-dire à l'époque où la célèbre foire serait dans tout son éclat.

—Nous accompagneriez-vous jusqu'à Perm?... demanda M. Serge à Ortik.

—Ce n'est pas probable, répondit le marin. Après avoir passé la frontière, notre projet est de faire route sur Pétersbourg pour gagner Riga.

—Soit, dit M. Cascabel, mais commençons par arriver à la frontière!

Il avait été convenu que la halte durerait vingt-quatre heures, dès qu'on aurait mis pied sur le continent — halte bien justifiée après ce rapide passage de l'icefield. Ce jour-là fut donc donné au repos.

La Léna se jette dans le golfe de ce nom à travers un capricieux réseau d'embouchures qui séparent une infinité de canaux et de passes. C'est après un parcours de quinze cents lieues que ce beau fleuve, accru d'un grand nombre de tributaires, vient se perdre dans les profondeurs de la mer Arctique. Son bassin n'est pas estimé moins de cent cinq millions d'hectares.

La carte ayant été mûrement examinée, M. Serge pensa qu'il conviendrait tout d'abord de suivre les contours de la baie, de manière à éviter les bouches multiples de la Léna. Bien que ses eaux fussent encore glacées, il eût été très pénible de s'aventurer au milieu de ce dédale. L'embâcle, accumulée par l'hiver, y formait un monstrueux encombrement de blocs, dominé par de véritables icebergs d'aspect très pittoresque, mais difficiles à tourner.

Au delà de la baie, c'était le commencement de l'immense steppe, à peine accidentée de quelques dunes, et sur laquelle le voyage s'effectuerait aisément.

Evidemment Ortik et Kirschef étaient habitués à voyager sous ces hautes latitudes. Leurs compagnons avaient déjà pu l'observer pendant la traversée de l'icefield depuis l'archipel des Liakhoff jusqu'à la côte de la Sibérie. Les deux marins savaient organiser un campement, construire au besoin quelque solide hutte de glace. Ils connaissaient le moyen employé par les pêcheurs du littoral, qui consiste à faire absorber l'humidité contenue dans les vêtements en les enfouissant sous la neige; ils n'hésitaient pas, lorsqu'il s'agissait de distinguer les blocs produits par la congélation de l'eau salée des blocs dus à la congélation de l'eau douce; enfin ils étaient au courant des divers procédés de marche, familiers aux voyageurs des contrées arctiques.

Du reste, ce soir-là, après le souper, la conversation porta sur la géographie de la Sibérie septentrionale, et Ortik fut amené à dire en quelles conditions Kirschef et lui avaient parcouru cette contrée.

Lorsque M. Serge lui eut demandé:

—Comment se fait-il que, vous autres marins, vous ayez eu l'occasion de visiter ces territoires?

—Monsieur Serge, répondit-il, il y a deux ans, Kirschef, une dizaine de matelots et moi, nous étions au port d'Arkhangel, attendant un embarquement à bord des baleiniers, lorsque nous avons été requis pour le sauvetage d'un navire, qui était en détresse au milieu des glaces dans le nord de l'embouchure de la Léna. Eh bien, c'est en allant d'Arkhangel à cette baie que nous avons suivi la côte septentrionale de la Sibérie. Quand nous avons eu rejoint le *Vremia*, nous sommes parvenus à le renflouer, et c'est sur ce bâtiment que nous avons fait la pêche. Mais, comme je vous l'ai dit, il a péri pendant cette campagne avec son équipage, auquel nous avons seuls survécu, mon compagnon et moi. Et alors, la tempête a poussé notre embarcation sur l'archipel des Liakhoff, où vous nous avez trouvés.

—Et vous n'avez jamais voyagé dans les provinces de l'Alaska? demanda Kayette, qui, on le sait, parlait et comprenait le russe.

—L'Alaska?... répondit Ortik. Est-ce que ce n'est pas en Amérique, ce pays là?

—Oui, dit M. Serge. C'est un pays situé dans le nord-ouest du nouveau continent, le pays de Kayette... Est-ce que vos campagnes de pêche vous ont poussé jusque-là?...

—Nous ne connaissons pas ce pays, répondit Ortik d'un ton très naturel.

—Et nous n'avons jamais dépassé le détroit de Behring," ajouta Kirschef.

La voix de cet homme fit encore sur la jeune Indienne son effet accoutumé, sans qu'elle parvint à se rappeler où elle l'avait pu l'entendre.

Pourtant, ce ne pouvait être que dans les provinces alaskiennes, puisqu'elle ne les avait jamais quittées.

Aussi, après la réponse si explicite d'Ortik et de Kirschef, Kayette, avec la réserve habituelle à sa race, ne chercha-t-elle pas à poser de nouvelles questions. Néanmoins, une prévention lui restait dans l'esprit, et même une défiance instinctive envers les deux matelots.

Pendants ces vingt-quatre heures de halte, les rennes avaient pu prendre tout le repos qui leur était nécessaire. Bien qu'ils eussent les pieds de devant entravés de cordes, cela ne les empêchait pas de vaguer autour du campement, où ils brouillaient les arbustes, déterraient les mousses enfouies sous la neige.

Le 20 mars, la petite caravane partit à huit heures du matin. Temps sec et clair avec vent chassant du nord-est. A perte de vue, le steppe tout blanc et suffisamment durci encore pour que le véhicule pût y rouler facilement. Les rennes étaient attelés quatre par quatre au moyen d'un système de traits bien combiné. Ils s'avancèrent ainsi sur cinq rangs, guidés d'un côté par Ortik, de l'autre par Clou-de-Girofle.

On voyagea ainsi pendant six jours, sans avoir fait aucune rencontre qui méritât d'être mentionnée. Le plus souvent MM. Serge et Cascabel, Jean et Sandre, allaient à pied jusqu'à la halte du soir, et, quelquefois, Cornélia, Napoléone et Kayetteles accompagnaient, lorsqu'elles n'avaient pas à s'occuper du ménage.

Chaque matinée, la *Belle-Roulotte* faisait environ un "keos", mesure sibérienne qui vaut vingt verstes, soit deux lieues et demie environ. Pendant l'après-midi, elle en gagnait autant dans l'ouest — ce qui donnait cinq bonnes lieues pour la journée.

Le 20 mars, après avoir franchi le petit fleuve Olenek sur la glace, M. Serge et ses compagnons atteignirent la bourgade de Maksimova, à quarante-deux lieues dans le sud ouest du golfe de Léna.

Il n'y avait aucun inconvénient à ce que M. Serge s'arrêtât vingt-quatre heures dans cette bourgade, perdue à l'extrémité du steppe septentrional. Là, point de capitaine-gouverneur, point de poste militaire occupé par des Cosaques. Dès lors, rien à craindre pour le comte Narkine.

On était en plein pays des Iakoutes, et la famille de Cascabel reçut un excellent accueil chez les habitants de Maksimova.

Ce pays, montagneux et forestier dans les régions de l'est et du sud, n'offre sur sa partie nord que de vastes plaines rases, égayées çà et là de quelques massifs d'arbres, dont la saison chaude allait prochainement développer la verdure. Le produit de la fenaison y est extrêmement abondant. Cela tient à ce que, si l'hiver est très froid dans la Sibérie hyperboréenne, la température s'y montre excessive pendant les mois d'été.

Là prospère une population de cent mille Iakoutes, qui suivent les pratiques du rite russe. Gens pieux, hospitaliers, de bonnes mœurs, ils sont très reconnaissants des bienfaits qu'ils reçoivent de la Providence, et très résignés, lorsqu'elle les éprouve trep durement.

Pendant ce trajet de la baie de la Léna à la bourgade, on avait rencontré un certain nombre de Sibériens nomades. C'étaient des hommes solides, stature moyenne, visage plat, yeux noirs, épaisse chevelure, figure imberbe. Les mêmes types se retrouvèrent à Maksimova, dont les habitants sont sociables, pacifiques, intelligents, laborieux, et ne se laissent pas duper facilement.

Ceux de ces Iakoutes qui mènent la vie errante, toujours à cheval et toujours armés, sont propriétaires de nombreux troupeaux répandus à travers le steppe. Ceux qui vivent sédentairement dans les villages ou les bourgades s'adonnent plus particulièrement à la pêche, en exploitant les eaux poissonneuses des mille cours d'eau que le grand fleuve absorbe à son passage.

Néanmoins, si ces Iakoutes sont doués de toutes les vertus publiques et privées, il faut reconnaître qu'ils abusent trop volontiers du tabac, et — ce qui est plus grave — du brandevin et autres liqueurs alcooliques.

(A suivre)



RÉV. PÈRE DIDON.

Monsieur,

L'homme manque toujours et partout d'énergie et d'endurance : c'est sa grande misère.

Vous avez su lui ouvrir une source nouvelle et exquise d'énergie ; vous êtes un bienfaiteur de l'humanité.

Mr Mariani.

F. H. DIDON.

AGENT A MONTRÉAL DE CE VIN MERVEILLEUX,

LAWRENCE A. WILSON

28 ET 30 RUE HOPITAL

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume 25 centins, franc de port, en vente aux bureaux du SAMEDI.

CAPITALISTES - -  
- - SPECULATEURS

VOUS FEREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

FRED. R. ALLEY,

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251

MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 8 octobre, après-midi et soir.

Le grand succès de New-York et Boston, production scénique merveilleuse de DAVIS & KERCH

ON THE BOWERY

Montrant STEVE BRODIE, à sa résidence, la nuit, et sautant du haut du pont de Brooklyn, à minuit.

FRANK BUSH et une compagnie d'acteurs d'élite.

PLAISIR ET SENSATION : SPÉCIALITÉ.

Prix - 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.

Semaine suivante: "THE IVY LEAF."

QUEEN'S - THEATRE

Cette semaine, avec matinée samedi :

Le plus grand succès de tous les opéras comiques, . . .

WANG

Prix : Soir - 25c, 50c, 75c, \$1.00 et \$1.50.

Prix : Matinée, samedi - 25c, 50c, 75c et \$1.00.

La semaine prochaine, avec matinées mercredi et samedi :

Retour de la femme mystérieuse,

ANNIE ABBOTT

La merveille du 19me siècle,

Dans son joli entretien tel que présenté au mois de juin dernier à ce dit théâtre.

Prix : 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m. : chez Shaw, 228 rue St-Jacques ; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.

A VENDRE !

Un Magnifique TERRAIN  
VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur : 50 pieds de front par  
127 pieds de profondeur  
AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

NO 516 RUE CRAIG

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 15 septembre 1894

36,263

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

5c CHACUN  
Bon Cigaro Feuille de la Havane  
CREME DE LA CREME  
"PANATELLA FINA"

4 POUR 25c  
Belle Feuille de Havane  
CREME DE LA CREME  
"CONCHA ESPECIAL"

Ils sont FAITS à la MAIN avec le meilleur Tabac choisi de la HAVANE

Fumez toujours les meilleurs  
Nous avons réduit NOS PRIX pour faire face aux Temps Durs.

CREME DE LA CREME

Ce sont nos principales grosseurs. Ils comprennent toutes les qualités qui constituent le Cigare de première qualité. Grosseur actuelle et forme démontrées par les Vignettes.

CIGARES  
De n'importe quelle force  
Toutes les couleurs

10c NET  
Arôme exquis  
"REINA VICTORIA EXTRA"  
CREME DE LA CREME

Déjà n'importe quel Cigaro importé sur le marché  
"LA SONADORA"  
Reina Victoria Flor Fina  
Yumbadero  
15c CHACUN  
ou 2 pour 25c

Creme de la Creme Cigar Co.

Montreal

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE

1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP**  
AUX ENFANTS **DU**  
**D<sup>r</sup> GODERRE**



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpéur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

**The Firimite Concrete Paving Co.**

M. E. DANSEREAU, Propriétaire  
ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres (à l'épreuve du froid), et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —  
Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31-94

**JOSEPH BROUSSEAU**

Marchand de Bois de Sciage

Constantement en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Latles, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE  
Telephone 6166 mai 1-95



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.  
A. S. R. BROUSSEAU, I.D.S.  
av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTRÉAL.

**J. W. BLANCHET**

MARCHANT

1948 RUE NOTRE-DAME

Tient constamment en mains un assortiment de **Merceries**

pour hommes, des plus complets et dans les derniers goûts.  
Specialité: Chemises de toutes sortes faites à order dans le plus court délai.  
Tel. Bell 130.

IMPRIMERIE

**Poirier, Bessette & Cie,**

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres, Brochures, Pamphlets, Affiches, Programmes, Cartes de visite, Cartes d'affaires, Entêtes de comptes, Pancartes, Annonces d'encan, Etiquettes, Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

**DE LORIMIER & GODIN**  
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,  
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL avril 7-95

N'achetez pas un article inférieur.

Le meilleur moyen pour cela,

**ACHETEZ**

— LES —

**ALLUMETTES DE E. B. EDDY.**

21 juil. 95.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.  
Oct 6-95

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1894.

Vous y trouverez des

**CHAPEAUX**

En paille d'Italie, en Menala,

Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des États-Unis.

Il y a quantité de

**FEUTRES, DURS ET MOUS**

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous convaincra.

**EDWARD STUART**

1894 Rue Notre-Dame

**OCCASION**

A LA LIBRAIRIE

**Poirier, Bessette & Cie**

No. 516 rue Craig, Montréal

**LIVRES DE NOTES**

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

**A LIRE**

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire). — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIECLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 Rue Pierrolo Grand, Paris. No specimen franco sur demande.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue postique illustrée Lamartinière. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Dolagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 254, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

**C<sup>ie</sup> Coloniale**



**CHOCOLATS**



QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE

**CHOCOLAT**  
DU  
**Planteur**

COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE  
A PARIS  
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTRÉAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.